3 1761 04410 2911

PQ
711
R6

JOSEPH LEBRUCHUM
BOOKSELLER
PARIS & NEW YORK
NEW YORK & NEW ORLEANS

M. ROUSTAN

LES GENRES LITTÉRAIRES

La Lettre

(ÉVOLUTION DU GENRE)

PAUL DELAPLANE
ÉDITEUR

Prix : 75 centimes.

La Lettre

En vente à la Librairie PAUL DELAPLANE

LA COMPOSITION FRANÇAISE

(MÉTHODE ET APPLICATIONS)

I. La Description et le Portrait, par M. Roustan. 1 volume in-18, br. ..... » 90
II. La Narration, par M. Roustan. 1 volume in-18, br. » 90
III. Le Dialogue, par M. Roustan. 1 volume in-18, br. » 90
IV. La Lettre et le Discours, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br. ..... » 90
V. La Dissertation littéraire, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br. ..... » 90
VI. La Dissertation morale, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br. ..... » 90
VII. Conseils généraux (Préparation à l'art d'écrire), par M. Roustan. 1 vol. in-18, br. 1 60

LES GENRES LITTÉRAIRES

(ÉVOLUTION DES GENRES)

L'Epopée, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
Le Roman, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
La Comédie, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
Drame et Tragédie, par Léon Levrault. 1 volume in-18, br. ..... » 75
La Poésie lyrique, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. » 75
L'Histoire, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
La Satire, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
L'Éloquence, par M. Roustan. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
La Lettre, par M. Roustan. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
La Fable, par Léon Levrault. 1 vol., in-18, br. ..... » 75
Maximes et Portraits, par Léon Levrault. 1 volume in-18, br. ..... » 75

En préparation :

La Critique littéraire, par René Doumic. 1 volume.
Le Journalisme, par Léon Levrault. 1 volume.

2245-07. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

LF.H.
R868k

LES GENRES LITTÉRAIRES

La Lettre

(ÉVOLUTION DU GENRE)

PAR

M. ROUSTAN

AGRÉGÉ DES LETTRES
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE PREMIÈRE SUPÉRIEURE AU LYCÉE DE LYON

QUATRIÈME TIRAGE

120081
10/1/12

PARIS
LIBRAIRIE PAUL DELAPLANE
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Depuis un quart de siècle, l'histoire littéraire a pris chez nous une grande importance, et l'on se préoccupe beaucoup aujourd'hui de l'évolution des genres. Le moment nous a donc paru favorable à la publication d'une série de brochures où cette évolution sera étudiée. Certes, nous ne prétendons pas faire ici œuvre d'érudit; mais nous résumons en une centaine de pages, sous un format commode, ce qui intéresse l'histoire d'un genre particulier.

Nous espérons être utile aux jeunes gens qui préparent un examen quelconque : brevet supérieur, baccalauréats, licence ès lettres. Mieux que dans un cours d'histoire littéraire, ils pourront suivre, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, le développement de la comédie, par exemple, ou de l'épopée. Et nous leur permettons ainsi de replacer plus aisément dans l'évolution du genre la pièce de théâtre ou le poème que leur font expliquer leurs professeurs.

En terminant, nous formerons un vœu : celui d'avoir pour lecteurs, non seulement les écoliers et les étudiants, mais ous ceux qui s'occupent de littérature d'une façon désintéressée. Nous serions heureux si nos brochures pouvaient leur plaire et si, avant de lire quelque ouvrage d'un Hugo ou d'un Lamartine, d'un Balzac ou d'un Alphonse Daudet, d'un Augier ou d'un Rostand, ils venaient chercher en ces modestes essais l'histoire rapide du genre illustré par nos contemporains.

L. L.

PQ
711
R6

LA LETTRE

(ÉVOLUTION DU GENRE)

CHAPITRE PREMIER

LA LETTRE AVANT LE XVIIe SIÈCLE

Au début de cette étude qui va s'ajouter aux études déjà parues sous ce titre : « *Les Genres littéraires* », on serait en droit de nous poser la question préalable, et de nous demander : La Lettre est-elle un genre ? Nous répondrons à la question tout à l'heure. Nous voudrions seulement la réserver jusqu'à notre chapitre sur le XVIIe siècle : nous essayerons de résoudre le problème au moment où il se présentera devant nous dans toute sa complexité.

La lettre avant le XVIe siècle : les correspondances des gens d'Église ; des gens de l'Université. — On trouvera, dans des ouvrages spéciaux, des renseignements utiles ou simplement curieux sur la littérature épistolaire à travers les âges, depuis les temps homériques, et, au besoin, depuis des époques plus reculées. Nous nous bornerons à la France, et nous ne remon-

terons pas jusqu'à ces siècles misérables où les hommes traînaient à l'ombre du château féodal leur monotone existence. A mesure que les citoyens d'une même nation seront moins parqués dans des barrières infranchissables; à mesure que, la vie politique s'organisant, la vie intellectuelle et sociale se ranimera peu à peu, on recommencera comme dans l'antiquité à échanger des correspondances. Car l'évolution de la *Lettre*, plus que celle de tout autre genre, est liée d'une façon absolue à des causes politiques et sociales, ajoutons : à des causes matérielles, au moins aussi importantes. En attendant que les Postes soient organisées, il est évident que ceux-là seuls écriront des lettres, qui auront les moyens matériels de les faire parvenir à destination. Seuls, deux grands corps fournissaient cette facilité à ceux qui en faisaient partie : l'Église, l'Université.

Nous ne trouverions guère, en effet, dans les dix premiers siècles, que les lettres des papes et des évêques, c'est-à-dire de véritables sermons ou des actes administratifs. Rappelons-nous, de plus, combien les institutions monastiques s'étaient multipliées : entre ces nombreux couvents, véritables cités indépendantes où se trouvent les manufactures et les fermes, les ateliers et les magasins commerciaux, et aussi les écoles et les bibliothèques, des rapports s'établirent rapidement. Dans ces monastères, des légions de courriers étaient toujours prêtes : le moine, portant les correspondances sous son froc, restera longtemps encore le plus sûr et le moins inquiété des messagers. Ici et là, on constate les mêmes caractères

dans les correspondances qui ont été conservées. Il ne nous reste pas de lettres intimes : ce sont toujours celles qui disparaissent le plus facilement, *à fortiori* quand il s'agit d'une époque aussi mal connue ; mais des lettres officielles ou traitant des questions théologiques qui absorbent alors toute l'activité des esprits. Pour la forme, il est inutile d'insister ; on a tout dit sur le latin de cette période. Peut-être cependant y aurait-il plus de correction dans les deux cent trente-deux lettres d'*Alcuin* que nous avons. Celles que de son abbaye de Saint-Martin il adresse à Charlemagne traitent de politique, d'astronomie, de rhétorique et surtout ont pour objet la science des sciences, c'est-à-dire la théologie.

Au XIIe siècle, la prospérité matérielle de la France s'est accrue. Le mouvement communal a commencé, une société nouvelle s'organise. Les communications deviennent plus faciles, on crée des routes pour le commerce. Les correspondances pourraient se multiplier : l'Église seule jouira de ces avantages, car elle renferme tout ce que la nation compte de savants et de lettrés.

Suger nous indique dans ses lettres quelles idées vont faire, au cours des âges suivants, la fortune de la monarchie ; *Saint Bernard* a laissé une volumineuse correspondance ; on y relève du mauvais goût, à côté de passages où sa noblesse et son éloquence naturelles se font admirer. Nous dirons un mot à peine des nombreuses lettres de *Jean de Salisbury*, un des plus fameux docteurs de la scolastique, de *Pierre le Vénérable*, dialecticien acharné, de *Pierre de Blois*, théologien, historien,

homme politique. Toutes ces lettres latines ont les mêmes défauts que l'éloquence de l'époque. Leur intérêt historique est réel, leur intérêt littéraire à peu près nul. De même, nous ne nous arrêterons pas aux lettres d'*Abailart;* les plus connues sont celles qui ont été publiées séparément plusieurs fois, et traduites vers le milieu du XIXe siècle : elles relatent les épisodes de cette passion légendaire qui a plus fait, pour répandre dans le peuple le nom d'Abailart, que ses ouvrages de philosophie, si audacieux et si importants dans l'histoire des idées. Avant d'être religieux, Abailart fut professeur sur la montagne Sainte-Geneviève : il nous amène à parler de l'Université de Paris.

Vers les premières années du XIIIe siècle, l'Université définitivement constituée sous Philippe-Auguste reçut le droit « d'établir un messager en chaque diocèse pour porter les lettres et les paquets des régents, des escoliers et des suppots ». Les « petits messagers » ou « messagers volants » furent les véritables facteurs des Postes de l'Université. Dès le début, ils songent à augmenter leurs bénéfices. Ils acceptent des dépêches et des paquets, remis par des particuliers. Bien longtemps après que la poste royale aura été établie, durant tout le XVIIe siècle, les messagers volants continueront à parcourir la France : malgré les arrêts du Conseil et les procès qu'ils perdent très régulièrement, ils ne cesseront pas de cacher les lettres et paquets des particuliers sous ceux des régents, des écoliers et des suppots. « Ce service, dit M. de Rothschild, avait pris les allures occultes d'une entreprise fonctionnant à l'insu de l'État, et

en dehors de sa surveillance. » A l'époque dont nous parlons et jusque vers la fin du xve siècle (1), la poste universitaire est le seul service qui fonctionne d'une façon constante et régulière. Les universités de province ont aussi leurs messagers ; les universités étrangères ont les leurs; ainsi se complète le réseau qui relie entre elles les diverses parties du monde savant.

Il ne faut pas compter retrouver les lettres que les étudiants de l'Université de Paris, « les clercs des Quatre Nations », les étudiants de la province échangeaient avec leurs familles et avec leurs camarades. Nous ne possédons qu'un petit nombre de longues épîtres, écrites par les érudits, sur de graves et doctes sujets. En définitive, nous n'avons que des lettres destinées à devenir publiques. Il y a d'ailleurs à cette époque un « genre épistolaire » dont on enseigne les préceptes. On compose des traités à cet usage, sous le titre de *Summa dictaminum ;* comme il y a des manuels pour les sermonaires, il y a des formulaires pour les épistoliers. Les uns et les autres portent avec une égale docilité le joug de la scolastique. Cependant, déjà au xive siècle, les lettres écrites en français deviennent plus fréquentes : les papes, les rois de France et d'Angleterre, et même des seigneurs étrangers ont laissé des lettres écrites en notre langue. Nous en avons deux d'Étienne Marcel. Les érudits, eux, s'attardent beaucoup plus longtemps à écrire dans la langue ecclésiastique, mais, à mesure que la prose française pro-

(1) Le monopole, détenu par l'Université, n'est même légalement aboli qu'en 1643

fite de leurs travaux de traducteurs, ils sont conduits à l'employer pour exprimer leurs idées personnelles.

Au xve siècle, deux faits se produisent dont l'importance est considérable pour l'avenir de la littérature épistolaire : le papier de chiffons, c'est-à-dire de chanvre et de lin, se substitue au papier de coton, plus cher et plus difficile à se procurer (1); le 19 juin 1464, par l'édit de Luxies près Doullens, Louis XI institue la Poste Royale. Ne nous y trompons pas : l'édit porte formellement que le roi « ne veut et n'entend que la commodité de son établissement ne soit pour autre que pour son service ». Toutefois, il est hors de doute que les « maîtres coureurs » de France imitèrent, dès les premiers jours, l'exemple que leur donnaient les messagers volants. Eux aussi joignirent aux dépêches royales les lettres des particuliers. En attendant que Henri IV et surtout Richelieu organisent définitivement les postes « pour la commodité et utilité des sujets », le Grand Maître tolère cette concurrence faite aux messagers universitaires et le pouvoir royal n'en est pas non plus très fâché. Déjà même Henri III installe dans chaque ville « deux messagers royaux pour porter les pièces de procédure et autres actes », donnant ainsi aux courriers de l'Université des rivaux qui n'allaient pas plus s'astreindre à transporter le

(1) Le papier de coton, introduit en France vers le ixe siècle, avait depuis longtemps remplacé le papier d'écorce. Mais le coton était rare dans les pays d'Europe : cette marchandise, transportée d'Orient, revenait très cher. Vers le xiie siècle, le papier de chiffons tend à le remplacer ; mais ce n'est qu'avec les manufactures qui se multiplient aux xive et xve siècles (Troyes, Essonnes, Chauny, etc...) que ce papier devient d'un usage courant.

pièces de procédure et autres actes, que les messagers volants ne s'étaient astreints à transporter les lettres des régents et des écoliers.

La lettre au XVIe siècle. — A la fin du XVe siècle, la France formait, sinon une nationalité bien homogène, du moins un État compact, et dont les membres étaient rapprochés par le sentiment d'une unité incomplète, mais réelle : voilà pour la situation politique. Un certain nombre de courriers vont d'un diocèse à l'autre et peuvent se charger des correspondances : voilà pour la situation matérielle des postes. Il manque aux Français deux choses. D'abord, il n'y a pas chez eux une société d'élite, sachant jouir du luxe extérieur avec goût, et des plaisirs de l'esprit avec délicatesse : il faut des salons mondains où l'on cause avec esprit, pour qu'il y ait des épistoliers qui écrivent avec distinction et familiarité à la fois. Tout cela ne pourra venir qu'avec la paix, le bien-être, l'adoucissement des mœurs bien rudes encore. Il manquait aussi à notre littérature l'idée de la perfection de la forme : nous n'avions pas acquis ce souci de la perfection, qui seul fait les œuvres charmantes et durables. Si ingénieux que fussent nos auteurs, jamais ils ne s'efforçaient de trouver l'expression gracieuse ou pittoresque. La Renaissance devait nous donner ce qui nous manquait. Auparavant, les Français descendent en Italie et nos aïeux bardés de fer sont, comme les Romains de Memmius, conquis par la nation vaincue. A leur retour, ils auront à peine le temps d'admirer Chambord et Saint-Germain, Fontaine-

bleau et le Louvre. Les guerres religieuses durant tout le siècle ensanglanteront notre malheureux pays. L'heure n'est pas venue pour l'éclosion du genre épistolaire : du moins, il nous offre des œuvres intéressantes; ainsi, bien avant le siècle d'Auguste, les bienfaits de la civilisation grecque s'étaient fait sentir dans la Rome républicaine.

Il nous reste à peine quelques lettres de *François Ier*, spirituel et fin, sinon très instruit; celles de sa sœur *Marguerite d'Angoulême* ont déjà la grâce spirituelle et élégante, la tendresse tantôt enjouée et délicate, tantôt abandonnée et mystique au milieu de ces brûlantes effusions. *Marie Stuart*, femme très cultivée, ayant tous les dons de l'esprit, nous a laissé une correspondance malheureusement fort incomplète (1).

Calvin écrit ses lettres d'un style sec, raide, décent, même quand il est familier ou trivial. S'il demande aux persécutés de faire leur devoir, il leur parle sans émotion, au nom de la conscience et de la dignité humaine. A la différence de Luther qui se livre avec tant d'expansion dans ses lettres intimes, le style de Calvin ne s'éclaire jamais d'un sourire, et l'on réfléchit à ce mot de Paul Albert racontant le mariage du réformateur : « On n'ose se demander ce que dut être la vie de cette femme qui voyait et entendait la voix de Calvin à toute heure. » A toute heure, Calvin reste le pasteur pâle et sévère, parlant avec une inflexible austérité.

(1) Pour histoire des *Lettres* de Marie Stuart, lire les « avertissements » qui sont en tête de l'édition Alexandre Labanoff et de l'édition Teulet.

Nous n'avons qu'une petite partie de la correspondance de *Rabelais*. Cela suffit pour nous faire regretter vivement le reste. Ces lettres ont contribué à détruire la légende du Rabelais bouffon, cynique, révolté contre son temps au point de compromettre ses intérêts et son existence : celles qu'il envoie de Rome nous font voir l'homme adroit, souple, sachant mériter et conserver les amitiés les plus hautes. On y admire cette langue abondante, simple et large, puisée aux meilleures sources, sans les enluminures, les couleurs trop crues, les traits burlesques et fantaisistes dont l'auteur de Pantagruel surchargeait son style à dessein.

Il faut aussi faire une place à *Montaigne*, dont il nous reste une trentaine de lettres ou billets. On insère dans les éditions classiques l'épître sur la mort de la Boétie, celle qui est adressée à Michel de l'Hôpital, exilé et disgracié, « mais Montaigne n'était pas courtisan »; un billet à Henri IV, où le gentilhomme parle au roi avec une liberté respectueuse et affectueuse. On cite encore la lettre écrite après la perte d'un petit enfant, où Montaigne console sa femme « avec plus de grâce peut-être que de tendresse paternelle ». C'est toujours ce parler, qu'il a caractérisé si justement, « tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque ».

La correspondance d'*Étienne Pasquier* est beaucoup plus importante. Pasquier écrit dans un français, teinté d'archaïsmes, qui a de la saveur et de l'énergie, des lettres où la rhétorique judi-

ciaire intervient plus d'une fois, mais où l'on rencontre plus d'une page enjouée qui nous délasse et nous rend plus sympathique cette figure de savant magistrat, grand par la droiture de son caractère et son ardeur au travail. Ne parlons pas de ses lettres érudites ; dans ses lettres historiques revit le parlementaire éclairé, attaché à son roi et à sa religion, ennemi de ceux qui compromettent la royauté et le catholicisme par leurs violences et leurs excès. Ses lettres intimes nous font pénétrer dans l'intérieur d'une maison de magistrat au XVIe siècle ; elles nous font estimer cette noblesse de robe, intelligente, probe, consciente de sa valeur intellectuelle et morale, gardant son entière indépendance envers les hommes et les choses, imposant le respect et gagnant notre admiration.

Nous dirons un mot de *Duplessis-Mornay*, dont la correspondance politique et diplomatique est celle d'un homme avisé, prévoyant et d'un écrivain qui a l'éloquence ample, étoffée ; dont la correspondance familière est celle d'un homme dont la tendresse pour les siens est grave et douce en même temps.

Les lettres du *cardinal d'Ossat*, que Fénelon mettait à si haut prix, ne sont pas indignes de ces éloges. Nous n'avons pas à apprécier leur importance au point de vue de l'histoire et de la diplomatie. Nous devons signaler combien il y a dans ce style d'abondance et de souplesse, malgré la longueur de certaines périodes, lourdes parfois, mais jamais embarrassées. Comme ceux que nous avons nommés, il aime assez les expressions ar-

chaïques; cela contribue à lui donner « ce je ne sais quoi de court et de naïf ». On sait que l'Académie, entreprenant le Dictionnaire, le désigna comme un des auteurs qui devaient faire autorité.

Enfin, *Henri IV* est l'épistolier le plus « vrai » du XVIe siècle. Si l'on veut connaître le capitaine aventureux et le roi prudent jusqu'à la duplicité, le chef d'État qui commande avec décision et l'ami qui réconforte, encourage ou récompense avec une ingénieuse brusquerie, le « vert-galant » et le père de famille affectueux, il faut parcourir cette vaste correspondance. Henri IV est là tout entier, avec sa verve gasconne, ses saillies pétulantes, son esprit malicieux, et aussi avec ses qualités de cœur qui peuvent nous faire excuser bien des défauts. Le style, sauf dans les lettres officielles, est net, alerte, court; la phrase se termine vite, mais elle a marqué le trait essentiel. Le Béarnais « cause » avec entrain, et de fait d'Aubigné a dit que le roi écrivait comme il parlait, « avec une vivacité et une promptitude miraculeuse et par delà le commun ».

Conclusion. — On le voit, il y aurait un recueil intéressant à faire des *Lettres* du XVIe siècle. Nous aurions pu citer d'autres noms, nous nous sommes contenté d'indiquer les principaux. Il y avait là des promesses nombreuses, et le genre épistolaire s'annonçait assez brillamment. Le moment approchait où il allait faire des progrès décisifs. La marquise de Rambouillet fut, dit-on, présentée à la cour de Henri IV, en 1608; rien n'y était fait pour lui plaire. Quelque temps après, dans le

vieil hôtel de son mari, situé non loin du Louvre et qu'elle avait fait réparer et décorer à l'italienne, elle attirait dans son salon une société plus polie que celle de la cour du Béarnais : là devait être le berceau de l'art épistolaire.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Pour ce chapitre et les suivants : *Choix de lettres du XVIIe siècle* : Lanson (Hachette), Roques (Garnier), Jacquinet (Belin), Herriot et Roustan (Delagrave).

Pour l'histoire des Postes : Lequien de la Neuville : *Origine des Postes chez les anciens et les modernes.* — Eugène Gallois : *La Poste et les moyens de communication des peuples à travers les siècles.* — Arthur de Rothschild : *Histoire de la Poste aux lettres et du timbre-poste.* — Barradel (Léon) : *Manuel du service technique des Postes.*

Sur la lettre avant le XVe siècle : Victor le Clerc : *Histoire littéraire de la France au XIVe siècle.*

Sur la lettre au XVIe siècle : A. Darmesteter et A. Hatzfeld : *Le XVIe siècle en France.* — J. Bonnet : *Lettres de Calvin.* — René Millet : *Rabelais.* — Paul Stapfer : *Montaigne.* — Feugère : *Recherches et Lettres de Pasquier* (Préface). — Amelot de la Houssaye : *Lettres de d'Ossat.* — Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. XI (sur Henri IV). — E. Yung : *Henri IV écrivain* — Dussieux. *Lettres intimes de Henri IV.*

CHAPITRE II

LA LETTRE AU XVIIe SIÈCLE
ÉTUDE GÉNÉRALE

Développement de la littérature épistolaire au XVIIe siècle. — Toutes nos histoires de la Littérature indiquent les causes qui, dès le commencement du XVIIe siècle, ont hâté la constitution de la société polie, et multiplié les salons mondains, dont l'importance devait être si grande. Ces causes sont exactement celles qui peuvent rendre compte de la merveilleuse éclosion de la littérature épistolaire. Qu'elles soient d'ordre politique, social ou littéraire, elles expliquent à la fois la passion qu'on a eue en France pour la causerie et le goût qu'on a eu pour la lettre. C'est que la lettre est une causerie prolongée.

Les mêmes habitués des salons aristocratiques, où les entretiens les plus délicats sont le régal de chaque jour, éprouvent, une fois rentrés chez eux, le besoin de continuer la discussion aimable que l'heure a interrompue, soit pour prendre une revanche, soit pour en offrir galamment une au vaincu. Pellisson-Pisandre envoie une lettre à Mademoiselle de Scudéry-Sappho, « demeurant en la rue, au pays des Nouveaux-Sansomates, à Paris »,

afin de lui demander « quelque bon remède contre l'amour ou contre l'absence ». Il n'aurait que quelques pas à faire pour recueillir oralement la réponse. Il aime mieux écrire. L'illustre Sappho ne peut manquer d'écrire à son tour; l'on « causera » par correspondance sur cet important problème, et on lira les propos ainsi échangés, dans les salons qu'on fréquente d'habitude.

A plus forte raison, quand on sera loin de la capitale, ne pourra-t-on pas rester sans nouvelles du « Tout-Paris » de l'époque; on en demandera à tous ceux qui peuvent en fournir. Est-il un autre moyen d'adoucir le regret des séparations fâcheuses, de rester au courant de la vie élégante et lettrée, de s'épargner l'ennui de revenir dépaysé, ignorant des mille incidents survenus pendant le voyage ou l'absence? On écrit donc, non sans songer encore que la lettre envoyée va circuler de salon en salon, et qu'elle passera des mains du destinataire dans bien d'autres mains, blanches et parfumées. A leur tour, femmes d'esprit et mondains ingénieux rivalisent pour envoyer à l'absent un écho de ces conversations piquantes et subtiles. C'est à qui donnera le tour le plus original aux moindres événements de la semaine écoulée. On sait aussi que le correspondant ne gardera pas pour lui seul la précieuse « missive ». Il la lira, en province, dans le salon de Madame la Baillive ou de Madame l'Élue; il la rapportera d'ailleurs à son retour, et il en fera des lectures dans les réunions où on les goûtera, où on en fera d'agréables commentaires. Et même, dans le cas où il l'aurait égarée, où pour une raison quel-

conque il ne pourrait pas témoigner sa reconnaissance à l'obligeant ami en donnant une certaine publicité aux lettres reçues, n'est-il pas sage d'en garder une copie? Plus tard, quand on aura la matière d'un volume, on fera un recueil, quitte à le faire précéder d'une Préface de ce genre : « Je vous déclare, mon cher lecteur, que ce n'a pas été sans beaucoup de répugnance que j'ai consenti que mes amis arrachassent les lettres que vous allez voir, du fond de mon cabinet, où je les tenais enfermées sous la clef, pour les empêcher de courir le monde. » Tel est le début de la Préface de Costar. Ainsi Gombaud, Boisrobert, Coeffeteau, et tant d'autres, dont les noms s'étalent dans les recueils du temps que nous avons consultés, n'attendent qu'une occasion pour ouvrir le coffre où sont enfermées leurs lettres, et laisser leur correspondance courir le monde, non sans avoir l'air de rendre leurs amis responsables de cette indiscrétion.

La lettre est-elle un genre? — Il est clair que pour tous ces épistoliers de profession, la Lettre est un « genre ». Cela est indiscutable, et n'a jamais été discuté. Il est possible, et nous l'avons fait nous-même, d'établir la « rhétorique » de ce genre au XVIIe siècle. Il y a eu des lois, édictées non au point de vue des convenances, ou, si l'on veut, de la civilité. Le plus grand nombre sont bel et bien d'ordre littéraire; elles sont destinées, comme dit Sorel, à faire de la lettre « un des excellents chefs-d'œuvre que puissent accomplir ceux qui se mêlent d'écrire ».

On répond : cela n'est vrai qu'avant 1660. A partir de cette date, le goût public, lassé des élégances factices des Précieuses, est porté vers le naturel, le bon sens et la raison. On n'envisage plus la lettre comme un « excellent chef-d'œuvre », qui vaut par l'art du détail et le fini de l'exécution. On veut que là aussi le fond réponde à la forme, que tout y soit simple, que rien n'y soit affecté. — Cela indique-t-il que la Lettre ait cessé d'être un « genre »? Sait-on où nous avons trouvé le code le plus complet des règles de la Lettre? Dans les différentes éditions de Richelet qui paraissent à l'autre bout du siècle. Les lettres du Chevalier d'Her sont de 1683; elles pourraient être de Voiture, elles sont de Fontenelle. Si elles ont eu assez de vogue pour figurer comme des modèles dans les recueils du temps, je crains que la fameuse démarcation de 1660 soit arbitraire. Le Chevalier d'Her est placé à côté de Voiture, Boursault, Montreuil et Scarron, pour avoir trouvé le vrai style épistolaire, simple et naturel! On dira que nous allons choisir le plus précieux des écrivains de la fin du siècle : cherchons d'autres exemples. La Lettre est assurément un « genre » pour le comte Antoine Hamilton, qui meurt en 1720! Encore un précieux! va-t-on s'écrier. Soit : qu'on nous accorde d'abord que la Palatine qui vit jusqu'en 1684, Pellisson jusqu'en 1693, Mademoiselle de Scudéry jusqu'en 1701, le chevalier de Méré jusqu'en 1684, etc., ont continué durant tout le siècle à considérer la lettre comme un genre : c'est déjà beaucoup.

Prenons maintenant les « classiques ». Les

lettres de La Fontaine sur son voyage de Paris à Limoges sont exactement des « relations en vers semés », qui obéissent aux lois énoncées par Richelet. Placées à côté de la relation de Sarazin à Madame de Montausier sur ce qui se passe à Chantilly, ou des voyages de Bachaumont et de la Chapelle par quelques endroits de la France, elles semblent tout à fait de la même manière. La seule différence, c'est que La Fontaine tient la plume : on comprend que cela a son importance, mais pour l'exécution et pas plus.

Allons plus loin. Prenons le groupe de Madame de Sévigné et de ses correspondants. Il est incontestable qu'un grand nombre des lettres de la marquise ont ce caractère d'intimité exclusive qui empêche avant tout et avec raison de considérer la lettre comme un genre. Il y a des détails que sa fille seule doit lire, que toutes deux doivent tenir cachés avec le plus grand soin. Mais, toutes ces exceptions faites, la marquise savait parfaitement que ses lettres à sa fille, comme les autres, étaient, d'une façon générale, fort lues et fort appréciées, qu'elles faisaient le régal des cercles d'élite et qu'elles circulaient dans plus d'une société choisie. « Dans ses lettres les plus intimes, *où elle songe le moins au public*, écrit M. Gaston Boissier, on pourrait noter certains passages où elle est heureuse de reprendre son idée, de la parer, de l'embellir, d'y ajouter des détails nouveaux de plus en plus ingénieux et délicats. » Nous voici fort embarrassé : nous ne pourrons pas conclure que telle lettre est destinée à la publicité de ce fait qu'elle sera plus soignée que les autres.

Mais enfin nous pouvons affirmer que Madame de Sévigné « songe au public » et qu'elle y songe souvent. Alors, pouvons-nous douter qu'elle ait à son tour considéré la lettre comme un genre? La lettre « aux épithètes », la lettre « du foin » ou « de la prairie », et tant d'autres, il nous est impossible de penser que la marquise ne les a pas écrites pour la galerie. La fameuse lettre « du Cheval » s'est égarée à force de courir le monde, et il faut nous féliciter que le même accident ne soit pas arrivé à la relation de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel, ou à l'article nécrologique sur Louvois! Madame de Sévigné, a-t-on dit, fait une lettre « à peu près comme La Fontaine fait une fable (1) ». Nous ne voulons pas affirmer autre chose, persuadé que depuis longtemps justice est faite de la légende du fablier portant ses fables comme le pommier ses pommes. La lettre de Madame de Sévigné est comparée à la fable de La Fontaine : ce rapprochement n'aurait déplu ni au Bonhomme, ni à la marquise sa sincère admiratrice.

Après cela, qu'on nous permette d'abréger nos exemples. On n'a qu'à parcourir les lettres-dissertations de Bussy au père Rapin pour voir que le cousin de la marquise envisage, lui aussi, la lettre comme une œuvre d'art : passe-temps de gentilhomme instruit, objectera-t-on, qui veut charmer les longues heures de l'exil ; non, mais en réalité œuvre d'un écrivain, qui conserve très

(1) M. Émile Trolliet, article sur la « Littérature épistolaire » dans l'*Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de Petit de Julleville, X, 11, 636.

exactement les correspondances échangées, les classe en vue d'une publication ultérieure, et compose son manuscrit avec un soin très visible et très minutieux. Il fait sentir à ses correspondantes qu'elles ne passeront pour belles et spirituelles qu'autant qu'il l'aura dit à la postérité ; il fait comprendre à ses correspondants qu'il est, lui, le dispensateur de la gloire auprès des siècles futurs. De même dans la première moitié du siècle, un épistolier célèbre décernait des brevets d'immortalité : cet épistolier s'appelait Monsieur de Balzac.

Et maintenant, qu'on ne nous fasse pas dire que toutes les lettres du XVIIe siècle ont été conçues par leurs auteurs comme des œuvres littéraires. Le paradoxe serait trop choquant. Il suffirait de feuilleter un *Choix de Lettres* classique pour conclure le contraire. Il y a eu, au début, au milieu comme à la fin du siècle, des hommes d'action qui se sont peu souciés d'être des épistoliers. Richelieu et Condé, par exemple, ont autre chose à faire que Balzac et Voiture. D'autre part, des lettres intimes, confidentielles, de celles qu'on ne saurait regarder comme des œuvres littéraires, il est clair qu'on en échange au XVIIe siècle, comme toujours. Mais ne nous fions pas à nos recueils classiques. On y élimine volontairement, au profit des lettres confidentielles, toutes celles qui ne le sont pas. Le critique dont nous avons cité le mot sur Madame de Sévigné, supprime du nombre des épistoliers Balzac et Voiture, Madame de Montausier et Madame de Sablé, Mademoiselle de Montpensier et Mademoiselle de Scu-

déry. On est tenté de suivre cet exemple quand on compose un choix de lettres, et de s'en tenir à celles qui se présentent à nous comme des documents sur l'âme humaine, vrais, sincères, sans fard. Les recueils, rassemblés au XVIIe siècle, ne contenaient presque pas de correspondances intimes; dans les nôtres, on s'efforce de rejeter toutes celles qui n'ont pas ce caractère. Cependant, il faudrait renoncer à faire un recueil, sinon complet, du moins exact, si on ne laissait pas une place aux lettres faites pour le grand jour ou le demi-jour de la publicité; si nos « choix » peuvent nous donner une fausse idée de ce que fut le genre au XVIIe siècle, toujours est-il qu'ils ne parviennent pas, malgré tout, à placer sous nos yeux les femmes de cette époque sans fontanges ni robes de brocart à fleurs, les hommes sans perruque ni épée de cérémonie.

Quels sont du reste les traits par lesquels on définit la lettre du XVIIe siècle? Ce sont des conversations prolongées : conversations à demi intimes seulement, où l'on s'étudie, où on ne se livre qu'imparfaitement puisque aussi bien « le moi est haïssable », où l'on tient surtout à paraître devant son entourage un causeur du meilleur ton. Ce sont des « articles » de journaux : depuis quand un article n'est-il pas réservé à une publicité plus ou moins étendue? Ce que nous avons dit, enfin, est complètement d'accord avec ce que nous savons des conditions matérielles qui ont permis à la littérature épistolaire de prendre un si remarquable développement.

La Poste aux lettres au XVIIe siècle. — Ici, en effet, il faut placer ce qui a trait aux perfectionnements de la poste durant le XVIIe siècle. Les progrès des services postaux ont, nous l'avons dit, rendu possible la multiplication des correspondances : cette multiplication a rendu nécessaires les progrès des services postaux. Cela ressort très nettement d'un simple coup d'œil jeté sur l'histoire des postes royales sous Henri IV, sous Louis XIII et Louis XIV.

Dès que les troubles sont à peu près terminés, Henri IV, aidé de Guillaume Fouquet, sieur de la Varanne, contrôleur général, unifie le service, centralise la direction, et, une fois l'ordre assuré, introduit des réformes sages et utiles. Richelieu confie la surintendance à une de ses créatures, à son compatriote Pierre d'Alméras, et c'est alors qu'on se préoccupe sérieusement de « la commodité du public », qu'on établit définitivement « des courriers ordinaires partant et arrivant à certains jours de la semaine ». Les taxes sont déterminées avec précision : cette institution de la poste sera pour le trésor une source de revenus. A côté, fonctionne presque aussi régulièrement le service des « extraordinaires », les maîtres des courriers ayant entre autres privilèges « pouvoir de dépêcher et faire partir, à tels jours et heures qu'ils jugeront pour le bien du service et commodité publique, tels courriers et en tel nombre qu'ils adviseront ».

Tout cela s'organise plus fortement encore sous Mazarin et, après que le surintendant, M. de Nouveau, est mort en 1663, Louvois acquiert sa charge. Sous sa direction, des transformations

nouvelles sont opérées, et, quand le ministre est mort, le roi peut déclarer que « le feu sieur marquis avait établi le plus grand ordre dans toutes les postes du royaume et la plus exacte discipline ». Ses successeurs, Le Pelletier, Arnaud de Pomponne, et surtout Colbert, marquis de Torcy, achèvent l'œuvre commencée : même dans les années désastreuses du début du siècle suivant, la poste continue à fonctionner et à fixer l'attention du pouvoir royal. Ses 900 bureaux font l'admiration des étrangers, qui imitent cette organisation déjà si admirablement construite. Que l'on compare l'état des postes à la fin du règne de Henri IV et à la fin du règne de Louis XIV, et l'on comprendra quelle part il faut faire à l'influence des causes matérielles sur l'évolution du genre que nous sommes en train d'étudier.

Nous n'avons pas mentionné la « petite poste », établie en 1653 à l'usage de ceux qui voulaient écrire d'un quartier à un autre de Paris. On achetait un billet de « port-payé » d'un sou, on enveloppait sa lettre dans le billet, on déposait le tout dans une boîte. L'essai échoua ; il faut aller jusque vers 1760 pour voir, grâce aux efforts de M. de Chamousset, la « petite poste » définitivement instituée (1). Mais nous pouvons rappeler que les courriers de France, les facteurs des postes officiels, continuent à avoir pour concurrents les messagers universitaires, les messagers

(1) Les mauvais plaisants de Paris, au XVIIe siècle, trouvaient spirituel de démolir les boîtes de la petite poste ou de les remplir d'immondices. Le billet de Pisandre à Sappho, que nous avons cité, est précisément un de ces billets « de port-payé ».

royaux, et surtout les courriers particuliers de toute sorte et de tout costume. Ces derniers bravent les arrêts nombreux défendant « à tous voituriers, piétons ou autres » de transporter des lettres; ils parviennent à déjouer les surveillances les plus rigoureuses. Car on n'a pas grande confiance dans le département des postes « qui, dira plus tard Voltaire, n'a jamais ouvert les lettres d'un particulier... excepté quand il a eu besoin de savoir ce qu'elles contenaient ».

En conséquence, à l'heure exacte où le genre épistolaire devait parvenir à son apogée, où le goût de la causerie était répandu dans toute la France, la facilité des moyens de communication vint s'ajouter aux autres causes qui, sans cela, n'auraient pas eu pour le genre tous leurs résultats heureux. Cette facilité, dira-t-on, fut elle-même un résultat : sans doute, mais elle fut aussi une cause. La preuve est facile à faire. Les critiques qui assurent que la lettre disparaît de jour en jour indiquent, comme un des motifs de cette disparition, ce fait que les moyens de communication sont aujourd'hui trop multipliés. Nous verrons plus tard ce qu'il faut en penser : il est certain que cela est vrai en partie. Si les moyens de communication sont trop imparfaits et trop coûteux, les lettres sont rares; s'ils sont trop perfectionnés, elles sont nombreuses, mais volontiers banales. D'autres au contraire affirment qu'on écrit moins, quand on se dit qu'il n'y a pas de raison pour écrire à date fixe, et qu'il y aura toujours un courrier pour emporter bien vite la lettre... qu'on finit par ne pas écrire du tout. A

ce point de vue, le XVIIe siècle fut l'époque privilégiée où il n'y eut ni trop ni trop peu de moyens de communication : il y en eut assez pour qu'on pût satisfaire ce goût passionné de la causerie, il n'y en eut pas assez pour que la causerie devînt du verbiage, ou pour qu'on se trouvât des prétextes afin de différer la lettre attendue.

Car il ne faut pas manquer le courrier. De Paris aux « capitales villes du royaume » et réciproquement, deux ordinaires partent toutes les semaines; de Paris aux villes moins importantes, il y a généralement un ordinaire tous les huit jours. Racine peut écrire d'Uzès à Paris une fois par l'ordinaire, une fois par l'extraordinaire, soit deux fois toutes les semaines. De Grignan aux Rochers, une lettre partie le dimanche arrive le lundi, c'est-à-dire dix jours après (1); de Paris à Marseille, une lettre fait le trajet en cinq jours. D'Italie ou de Danemark, de Suède ou de Pologne, le comte d'Avaux correspond avec ses amis. Mais il faut être prêt à l'heure; sans cela, voilà une semaine à rester sans nouvelles. Racine écrit ses lettres très régulièrement la veille du départ de l'ordinaire : on est obligé d'être exact.

Dès lors, on comprend bien comment ces lettres sont composées. A peine l'ordinaire parti, on fait ses provisions pour l'ordinaire suivant. On remplit son « sac ». On amasse des matériaux, on note ceci ou cela sur une feuille de papier ou on le recueille dans sa mémoire, on classe, on groupe d'une manière originale et artistique; on voit peu

(1) Sept jours auraient suffi si le départ du courrier de Bretagne n'avait pas précédé l'arrivée du courrier de Provence.

à peu la lettre s'esquisser, le plan se dessiner, les différents sujets de causerie se subordonner l'un à l'autre. Déjà même on arrête dans sa pensée un rapprochement d'idées malicieux, un mot à effet, une phrase joliment tournée. Maintenant il faut se hâter. Le courrier part demain : on s'assied à sa table, et on laisse courir sa plume la bride sur le cou, d'autant plus volontiers qu'on sait où elle doit aller et comment elle y doit aller.

Conclusion. — Ainsi on écrivait ses lettres à une époque où l'on avait toujours quelque chose d'intéressant à se dire, puisqu'on voyageait moins et qu'on ne lisait pas de journaux. Cela suffit à démontrer combien les conditions ont changé, et combien nous sommes peu autorisés, nous autres, à juger la lettre d'autrefois comme nous jugeons celle d'aujourd'hui. Voilà pourquoi à la question si souvent posée : « La lettre est-elle un genre ? » nous pouvons répondre : non, sauf exception, à notre époque; oui, sauf exception, au XVIIe siècle.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Doumic : *Histoire de la littérature française.* — Paul Albert : *La Prose* — Trolliet : *La Littérature épistolaire* (*Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de Petit de Julleville).

CHAPITRE III

LES ÉPISTOLIERS DU XVIIe SIÈCLE

Deux classifications des épistoliers. — Si jamais il fut nécessaire, avant d'établir des classements, de faire des restrictions sur leur valeur réelle, c'est bien à propos de ceux qui sont adoptés pour les épistoliers du XVIIe siècle. Deux surtout sont généralement admis : le premier ne tient compte que des quatre grands écrivains qui ont illustré le genre : Balzac et Voiture qui « créent », l'un la lettre sérieuse, l'autre la lettre aimable et légère ; puis Madame de Sévigné, qui conduit le genre à sa perfection ; enfin Madame de Maintenon qui laisse des œuvres d'une valeur incontestable, mais moins parfaites, au point de vue des qualités distinctives de la lettre, les seules dont nous devrions nous occuper ici. Le second établit des groupes un peu arbitrairement, si l'on songe que certains noms, parqués dans une catégorie, pourraient aussi bien se trouver dans plusieurs autres ; il est acceptable toutefois et offre d'ailleurs un moyen commode pour la mémoire. Ces groupes sont ceux : des rois et chefs d'État ; des hommes d'action, capitaines ou diplomates ; des religieux ; des bourgeois et des

indépendants; des écrivains; des mondains. Nous adopterons successivement les deux classifications: la première nous donnera une idée de l'évolution du genre; la seconde, une impression d'ensemble sur sa merveilleuse éclosion.

I

De Balzac a Madame de Maintenon

Balzac (1). — Des vingt-sept livres de *Lettres* publiés par Balzac, les six premiers avaient à peine paru que l'auteur était proclamé le Grand Épistolier de France! La gloire vint le chercher au fond de son château. Ce recueil fut suivi de plusieurs autres, car Balzac écrit uniquement pour le public. « Toute la France vous écoute », lui déclare Voiture, et ce n'est pas une exagération. Princes et grands seigneurs, nobles dames et prélats, capitaines et gens de lettres, trois cents hauts personnages briguent l'honneur insigne d'être de ses correspondants. Une lettre de Balzac est un brevet de politesse et de bon goût. Le Grand Épistolier trouve parfois sa besogne accablante.

Il n'a pas tort, car sa correspondance lui coûte infiniment de travail. Il ne faut pas attendre de lui la simplicité, la familiarité ou l'abandon. Les

(1) Jean-Louis Guez de Balzac (Angoulême, 1594; — Angoulême, 1654), après avoir été au service du duc d'Epernon, et du cardinal de la Valette, qui en fait son agent à Rome, se retire dans son château sur les bords de la Charente en 1624, est menacé en 1627 d'une « tempête qui faillit le briser », est nommé membre de l'Académie en 1634, mais ne quitte plus sa retraite depuis 1631. Richelieu lui donne 2000 livres de pension, les titres d'historiographe de France et de conseiller d'Etat.

généraux d'armée, lui dit encore Voiture, font moins de bruit avec 30 000 hommes que lui dans sa solitude. Balzac le sait bien, et il tâche de se montrer digne de l'attention publique. Il se guinde, court gauchement après l'esprit qu'il n'attrape pas, se bat les flancs pour être majestueux et parvient souvent à n'être qu'emphatique et boursouflé.

Est-ce à dire qu'il n'est pas naturel? Assurément non. L'affectation est, pour ainsi dire, sa manière d'être. Un Balzac non apprêté n'eût pas été ressemblant. « J'ai perdu depuis ma dernière lettre mon bonhomme de père », dit-il un jour; c'est une rapide oraison funèbre. Il a trop de vanité pour être sensible; il se croit très sincèrement un génie exceptionnel. Dans sa solitude de la Charente, il vit en tête à tête avec lui-même et sent toujours augmenter l'admiration qu'il s'inspire. Ses ennemis l'appellent Narcisse. Il déclare souvent qu'il est enrhumé; cela n'est pas étonnant, dit-on, puisqu'il se découvre chaque fois qu'il prononce son nom, c'est-à-dire toute la journée. Il n'a donc ni délicatesse dans les sentiments, ni profondeur dans les pensées. Il n'a pas menti dans ses *Lettres;* il s'est bien fait voir tel qu'il était, sauf quand il affecte une modestie exagérée.

Cela n'empêche pas qu'il a rendu à la prose française, et par suite au genre épistolaire, les plus signalés services. Au point de vue du fond, ses lettres ont attiré l'attention des mondains sur ces lieux communs de morale, de philosophie, de politique, illustrés par les grands écrivains de

l'antiquité. C'est Rambouillet qui a fourni à Balzac ses plus nombreux correspondants. Ils avaient tout à gagner à fréquenter Cicéron et Sénèque par l'intermédiaire de Balzac. La lettre a besoin d'idées générales : Balzac eut tort de leur laisser trop de place, il eut raison d'élever la causerie au-dessus des bavardages futiles. Au point de vue de la forme, il a enseigné à ses lecteurs à choisir leurs expressions avec goût, à aimer l'expression claire, le terme net et précis ; il leur a montré comment on bâtissait une période, qui pût satisfaire les oreilles françaises par l'équilibre, le rythme et l'harmonie. Par là, il a mérité l'admiration des plus grands écrivains du siècle, de Descartes, de Corneille, de Bossuet. Boileau n'a pu s'empêcher d'observer : « On s'est enfin aperçu que l'art où il s'est employé toute sa vie était celui qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. » Sans doute, mais ceux qui s'en sont aperçus lui devaient en grande partie le service d'avoir appris à écrire.

Voiture (1). — Voiture se présente à la postérité avec un bagage de lettres bien moins considérable que celui de Balzac. Ce n'est pas lui, du reste, qui les aurait publiées. Il a fallu qu'après sa

(1) Vincent Voiture (Amiens, 1598 ; — Paris, 1648), fils d'un fermier des vins, introducteur des ambassadeurs chez Gaston d'Orléans ; après la journée des Dupes (1631), il est obligé de voyager avec Monsieur ou à cause de Monsieur en Lorraine, en Languedoc, en Espagne, en Belgique.... Il est un des premiers membres de l'Académie, étant l' « âme » de la Chambre bleue ; il se concilie Richelieu, est chargé en 1638 d'une mission en Italie, nommé maître d'hôtel du roi, pourvu de 18 000 livres environ de revenus, qu'il emploie au jeu.

mort son neveu Pinchêne lui rendît le service d'éditer ses ouvrages. Car M. Vincent ne se pique pas d'être un écrivain : il lui suffit d'être un homme du monde. Il s'y est appliqué toute sa vie et il a réussi parfaitement et de très bonne heure. Dans la société très aristocratique de la marquise de Rambouillet, ce fils d'un marchand de vins est l'hôte le plus fêté. On peut mettre à contribution son esprit inventif s'il faut imaginer quelque divertissement inédit, sa muse galante ou badine si l'on veut des petits vers, ses talents de causeur s'il est besoin de ranimer une conversation languissante. Avec cela, quoi qu'on en ait pu dire, il semble qu'il ait tenu ses distances quand il le fallait : « Vraiment, s'écriait le duc d'Enghien, cet homme serait insupportable s'il était des nôtres ! » Dans la bouche d'un Condé, ces paroles doivent être considérées comme un éloge.

Il gagne donc à être mieux connu : joueur acharné, mais brave, fier, désintéressé, dévoué à ses amis. Ses lettres gagnent aussi à être lues de près. Ne le voyons pas sans cesse sous son déguisement de montreur d'ours, ne lisons pas uniquement la lettre de « la Carpe au Brochet ». Évidemment, quand un homme passe son existence à chercher les moyens d'être aimable, sa correspondance péchera par là : Voiture montre trop d'amabilité, trop d'ingéniosité dans le fond et dans la forme. C'est un art très difficile de donner de la grâce à ses moindres gestes, à ses moindres sourires. La coquetterie de la forme ne voile pas le vide du fond. Que nous apprend Voiture sur ses correspondants? Pas un seul ne vit dans ses lettres. Une

femme à qui il écrit est une merveille incomparable, douée de tous les dons du cœur et de l'esprit ; un homme à qui il s'adresse est un prodige de talent, etc. Quels renseignements nous fournit-il sur cette société brillante dont il a été la plus originale incarnation? Il a tant de riens à dire gentiment, qu'il s'attarde toujours aux bagatelles ; il est sûr de faire mieux admirer son doigté délicat s'il tire quelque chose de ces riens. Bien plus, si nous voulons avoir des renseignements exacts sur sa physionomie, il faut chercher ailleurs que dans sa correspondance. A peine si quelques billets à Costar nous le montrent sous son vrai jour. Sa vie n'a pas été exempte d'incidents, de tracas, d'ennuis qui auraient pu avoir des suites graves. Voiture songe bien à tout cela quand il prend sa plume ! A Bruxelles, à Madrid, à Lisbonne, à Blois, à Florence, à Rome, il n'a qu'une ambition : montrer qu'il est digne d'être l' « âme du rond », qu'il reste le diseur coquet des compliments les plus doux, le conteur élégant des anecdoctes les plus futiles.

Cependant Voiture ne doit pas être condamné d'une façon aussi leste. D'abord, il valait mieux comme penseur que sa correspondance ne l'indique. Il s'est mêlé une fois d'apprécier la politique du grand Cardinal : en quelques pages d'une langue vigoureuse et bien nourrie, il a énoncé un jugement impartial qui devait être celui de la postérité. Puis, nous ne saurions pas plus reprocher à Voiture qu'à Balzac de s'être révélé dans sa correspondance autrement qu'il n'était d'ordinaire. Même dans ses lettres d'amour, qui nous paraissent

les plus insignifiantes et les plus fanées, Voiture ne « ment » pas. Il parlait de la sorte aux dames de son temps et, s'il n'y a que de la galanterie mignarde, c'est que l'auteur n'a pas voulu se façonner pour exprimer des sentiments qu'il n'éprouvait pas. De même, il est un peu inexact de dire qu'il ne nous apprend rien sur la société précieuse. En le lisant, nous pouvons penser : « Voilà ce qui plaisait à la Chambre bleue, voilà les thèmes, voilà le ton des causeries de l'époque. » Quel document aurait plus d'importance pour l'historien des salons ? Enfin, s'il fait de ses correspondants un éloge qui nous fatigue à la longue, il est intéressant de voir le progrès accompli par la littérature épistolaire, au point de vue de la variété des tons et de la diversité des nuances. Si Voiture écrit à Costar, le voilà presque érudit, et, en tout cas, prodigue de citations ; il les emploie plus discrètement s'il écrit au comte d'Avaux, et fait paraître son érudition sans l'étaler ; il est galant avec Mademoiselle de Rambouillet, mais toujours avec la réserve d'un homme qui accomplit ses devoirs de mondain courtois ; il est plus délicatement affectueux avec Madame de Sablé; il est moins gêné avec Mademoiselle Paulet, la « lionne » à laquelle, une fois à Ceuta, il envoie des « poulets de Barbarie », en lui promettant d'aller voir « ses parents », les lions libyens, etc..., etc....

Voilà pourquoi la renommée de Voiture a été plus durable que celle de Balzac. Il fatigue moins parce qu'il a de l'esprit, de la jovialité, et aussi plus de variété dans le fond et la forme. Mais

tous deux doivent être rapprochés dans une étude sur l'évolution du genre épistolaire, et tous deux également loués d'avoir fourni les modèles, l'un de la lettre sérieuse, l'autre de la lettre humoristique. Ce sera désormais le tour de la lettre « naturelle ». La conversation, non plus, n'a pas atteint du premier coup une allure simple à la fois et polie ; il y a eu des tâtonnements, c'est-à-dire des exagérations : après les précieuses ridicules et les précieux guindés, on a trouvé le véritable ton. Ainsi, il a fallu, pour préparer la lettre de Madame de Sévigné et de Madame de Maintenon, la lettre de Balzac et de Voiture; tous deux ont développé par leurs écrits et leur influence le goût d'écrire des lettres avec art. Ils sont à ce titre des précurseurs, dignes de nos éloges.

Madame de Sévigné (1) : sa correspondance. — Le 29 janvier 1669, la marquise de Sévigné mariait sa fille Françoise de Sévigné au comte de Grignan. Le placement avait été difficile. La jeune fille avait toutes les qualités, sauf celles du cœur, semble-t-il. C'était la plus jolie fille de France, disait son cousin Bussy, qui l'appelait

(1) Marie de Rabutin-Chantal (Paris, 5 février 1626 — Grignan, 17 avril 1696), orpheline à sept ans, est élevée par son oncle de Coulanges, abbé de Livry. Elle épouse le marquis de Sévigné (1644) dont elle a une fille (1646) et un fils (1648). Restée veuve (1651), elle se consacre à ses enfants. En 1669, sa fille se marie au comte de Grignan ; la séparation entre la mère et la fille est du 5 février 1671 ; la première lettre à Mme de Grignan est du 6 ; la correspondance avec sa fille cesse en 1674, 1676, 1677, 1680, quand Mme de Grignan va auprès de Mme de Sévigné, en 1672, 1690, 1694 quand Mme de Sévigné va auprès de Mme de Grignan. Elle est morte auprès de sa fille, de la petite vérole, disait-on après M. de Saint-Surin, d'accès de fièvre continue ou de typhoïde, prétend M. Le Mire dans une récente brochure (1896).

« un morceau de roi ». Bussy avait de l'ambition pour sa famille : il avait rêvé que sa jeune cousine prendrait la succession de la Vallière. Françoise de Sévigné attendit un mari jusqu'à vingt-trois ans, très adulée par sa mère qui avait fait d'elle « une idole dans son cœur ». Le temps ne lui parut pas long : les livres de Descartes la charmaient plus que tout au monde. A la fin, elle épousait le comte de Grignan, approchant la quarantaine, pas beau, très joueur et très prodigue, veuf de deux femmes déjà (Bussy le lui reprochait assez crûment), d'ailleurs fort honnête homme, distingué, intelligent, brave, et déjà désigné pour la charge de lieutenant de Provence. Quand il fut nommé, il partit ; sa femme alla le rejoindre en 1671 ; cette séparation nous a valu la correspondance de Madame de Sévigné.

Elle a écrit à d'autres personnes : à son fils, Charles de Sévigné, jeune homme sympathique, faisant des fredaines avec une crânerie qui désarme, très bon, aimant sa mère qui le sacrifie à sa sœur et cette sœur à qui on le sacrifie ; à Bussy, aux Coulanges, à Pomponne, à d'Hacqueville, Moulceau, Corbinelli, la Mousse, Guitaut, les de Chaulnes, etc.... Mais des 1500 lettres environ de Madame de Sévigné, presque toutes parlent de son « idole », et le plus grand nombre est adressé à la reine de Provence : durant les sept années de la séparation, pas un courrier n'arrive à Grignan sans apporter au moins une lettre à la toute belle.

« Il y a aujourd'hui bien des années, lui écrit-elle le 5 février 1674, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement

à toutes choses (1). » Cette créature était aussi destinée à écrire des lettres, préférablement à tout autre ouvrage. La marquise avait toutes les qualités qui pouvaient la faire briller dans le genre épistolaire.

Sa sensibilité d'artiste; intérêt psychologique de sa correspondance. — Son caractère a été souvent étudié : nous ne signalerons que les traits qui lui assuraient un succès prodigieux dans cette sorte de conversation écrite. Elle a une sensibilité d'artiste : le mot est fort juste, répétons-le à notre tour. « Toute sa chaleur était à l'esprit », prétendait son malicieux cousin; toute, peut-être non; la plus grande partie, assurément. Elle a moins de sensibilité que d'imagination. Quand elle a vu une scène, elle ne la met pas plus vivement sous nos yeux qu'une autre qu'on lui a simplement racontée : elle n'est pas plus émue par le spectacle de la réalité que par celui qu'elle compose elle-même d'après un récit, une conversation, une lecture. Loin de sa fille, elle ne peut pas vivre; près d'elle non plus, pour d'autres raisons : la brouille ne se fait pas attendre. Il faut qu'elle rentre dans cette chambre où vécut la chère belle, qu'elle s'approche de la fenêtre par où elle la vit monter dans le carrosse, qu'elle tourne les yeux vers ce cabinet où elle l'embrassa sans savoir ce qu'elle faisait, qu'elle passe devant ces Capucins où elle allait entendre la messe, qu'elle revoie à terre la place où tombaient ses larmes comme si c'était de

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 293 (Paris Delagrave).

l'eau qu'on eût répandue (1), l'être adoré qu'elle se crée elle-même est alors bien plus aimable et bien plus digne de son culte passionné.

De là le premier intérêt de cette correspondance, que j'appellerais volontiers l'intérêt psychologique. Si ces lettres nous parlaient uniquement de l'amour maternel de Madame de Sévigné, elles garderaient une valeur de premier ordre. Il n'y a pas à craindre qu'elle se répète dans l'expression de ce sentiment : l'imagination renouvelle le fond et la forme. Toutes les nuances seront précisément analysées. La sensibilité ne trouble jamais la vue aiguisée de l'écrivain. Prenez telle lettre, spécialement écrite pour épancher les effusions de son ardente tendresse, et pour exprimer les regrets sans cesse renaissants de l'éloignement douloureux. Elle ne ressemble pas à telle autre, car les « états d'âme » ont été notés à des moments divers et avec une sûreté admirable. Il n'y a jamais de monotonie. Il ne fait jamais nuit dans l'esprit de Madame de Sévigné, parce qu'il n'y a jamais de vrais bouleversements dans son cœur, et, si elle concilie d'une façon harmonieuse l'imagination et le bon sens, c'est bien que la sensibilité ne trouble jamais cet accord. C'était un avantage pour une épistolière.

Sa place dans la société ; intérêt historique de la correspondance. — Le second fut la place qu'elle occupa dans la société de son temps. La vie lui a été dure, mais elle avait une santé phy-

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 281.

sique et morale, qui lui a donné d'un bout à l'autre une étonnante bonne humeur. Nous ne parlons pas de son mari ; il eut le bon esprit de se faire tuer en duel ; il avait auparavant fait bien des sottises, entre autres celle de ne pas mériter au moins l'estime de sa femme. La voilà veuve, ayant deux enfants à élever. Sa vie sera toute de sacrifices : elle le sait, elle accepte de bon cœur. Sa fille une fois mariée, il faudra fournir aux dépenses folles du nouveau ménage, elle se privera du nécessaire pour fournir aux autres le superflu ; son fils fera des sottises, il faudra payer encore, payer pour lui acheter un brevet, pour l'établir. Il y a des lettres, vraiment intimes celles-là, qui renferment des détails attristants. Aucune n'est navrante ; la marquise a un beau courage. Elle a donc acquis l'expérience de la vie, et surtout cette existence a eu pour résultat de l'obliger à se mêler moins intimement à la société qu'elle devait peindre dans ses lettres. Plus riche, elle aurait vécu à la cour, elle aurait été emportée par le tourbillon de cette existence factice, elle aurait observé avec moins d'indépendance et moins de clairvoyance aussi : elle aurait été un témoin beaucoup moins désintéressé et impartial. Une intention d'apologie ou de critique se serait mêlée plus souvent à ses comptes rendus, si fidèles et si sincères. Elle aurait jugé plus volontiers, elle aurait moins raconté : nous aimons mieux qu'elle ait beaucoup raconté.

C'est l'intérêt que j'appellerais l'intérêt historique de ces lettres. La société du temps y revit tout entière ; la valeur de cette peinture est du

plus haut prix. Michelet l'a niée, parce que la marquise ne vivait pas à la cour. C'est précisément pour cela que nous pouvons nous fier à elle. Elle n'a qu'une idolâtrie : celle du roi ; elle la partage avec tout son siècle. Vivant plus à l'écart, elle nous donnera des « articles » plus personnels sur le procès de Fouquet, sur la mort de Colbert et de Louvois, sur les anecdotes de Versailles et les événements de l'extérieur. Elle est parente de Retz, amie de la Rochefoucauld, liée avec les plus grands personnages de l'époque. « Les nouvelles que je vous mande sont d'original » (1), écrit-elle à sa fille : elle est bien placée pour tout savoir, et mieux placée encore pour tout dire. Elle a eu sans doute tous les préjugés de son temps, de sa caste : il est naïf de s'étonner qu'elle admire les Dragonnades, ou qu'elle plaisante sur les pendus de Bretagne. Le contraire serait inconcevable ! Mais que d'autres préjugés elle aurait eus, que d'autres préventions, sources d'injustices révoltantes, si elle avait eu, à côté de son idolâtrie pour le roi, une admiration plus ou moins intéressée pour l'entourage de Louis XIV !

La vie en province ; la campagne ; troisième source d'intérêt. — De même, pour faire des économies, elle est obligée de passer une partie de l'année à la campagne, d'abord chez l'abbé de Coulanges, à Livry ; puis et surtout à ses « Rochers », près de Vitré, dont elle nous a laissé de si jolies descriptions. De là, une double source d'intérêt

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 292.

dans sa correspondance : elle contient une peinture de la vie de la noblesse en province à une époque où l'aristocratie, depuis longtemps domestiquée, met sa gloire à vivre où elle récolte des pensions, c'est-à-dire à la cour ; puis, elle renferme de ravissantes pages sur la nature, si goûtée au XVIIe siècle, comme le prouvent les œuvres de nos peintres, mais si obstinément chassée de la littérature. Là aussi son caractère la servait à souhait. Elle n'est pas assez sensible pour offrir le spectacle, exceptionnel à cette date, d'une âme prenant la nature pour confidente de ses peines et de ses joies ; en revanche, son imagination d'artiste l'empêche de ne goûter devant les prés et les bois qu'un simple plaisir physique. Elle nous prend le plus souvent par la main, pour nous inviter à faire le tour du propriétaire ; elle parle volontiers de ses maçons, de ses charpentiers, de ses « planteurs » qu'elle aide en tenant elle-même les arbres, « quand il ne pleut pas à verse » (1). Cependant, elle sait observer les tons essentiels d'un paysage, et de plus elle sait peupler les allées de ses souvenirs et de ses rêveries. Elle a parlé avec grâce des « beaux jours de cristal de l'automne », quand les arbres sont « parés de perles et de cristaux » ; elle a noté l'impression d'ensemble qui se dégageait d'un tableau, et indiqué comment elle était en harmonie avec ses sentiments et ses pensées.

Les lectures de la marquise ; intérêt littéraire. — Et puis, dans son hôtel Carnavalet ou

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 288.

dans sa maison des Rochers, Madame de Sévigné a des amis qui ne la quittent pas et dont elle cause à ses correspondants. Ces amis, ce sont les livres. Son éducation a été sérieuse. Son oncle, de Coulanges, a veillé à ce que son esprit fût bien meublé. Chapelain et Ménage lui ont enseigné l'italien, l'espagnol, le latin. A l'hôtel de Rambouillet, elle peut se mêler de donner son avis sur les œuvres littéraires; elle continue son éducation en lisant les ouvrages les plus divers. C'est pour cela que nous n'insistons pas trop sur la valeur de sa philosophie, réelle toutefois, mais très souvent « livresque ». Elle va de l'un à l'autre de ses auteurs favoris, laissant Tacite et Quintilien pour Montaigne et Rabelais, saint Augustin pour la *Princesse de Clèves*, l'Arioste pour Nicole ou La Rochefoucauld. Son prédicateur préféré c'est Bourdaloue, son poète préféré Corneille. Femme, elle aurait dû aimer Racine; elle le juge mal, parce qu'elle le juge par comparaison avec « son vieil ami ». Racine s'adresse à sa sensibilité; Corneille à son imagination. Ses arrêts ont donc besoin d'être revisés. Mais quand elle nous donne ses impressions, alors la lettre a un intérêt que j'appellerais un intérêt littéraire.

« Cela est peint », dit-elle des fables de La Fontaine ; le mot est senti, il est resté. On le voit, ce n'est pas de la critique proprement dite, ou plutôt c'est de la critique mondaine, presque toujours superficielle, qui apprécie vite et le plus souvent par la forme. Cela n'en est pas moins précieux pour nous. Le jugement de Madame de Sévigné est un peu celui de son cercle : le sentiment du public

qui a mis Bourdaloue bien au-dessus de Bossuet, qui a placé Nicole avant Pascal, qui a appelé Descartes : « Monsieur Descartes », et Arnauld : « le Grand Arnauld », mérite d'être connu. S'il est vrai qu'une œuvre littéraire pour vivre dans tous les temps doit d'abord être de son temps, il est de la plus haute utilité de connaître quelles exigences le goût de leurs contemporains imposait à nos grands classiques. Dans la correspondance de Madame de Sévigné, nous avons de ces impressions prises sur le vif. D'autres, plus profonds ou plus pédants à la même date, chercheront à expliquer, à poser des règles; elle nous dit plus simplement : ceci est bien, cela me déplaît, et ce témoignage est bien autrement significatif pour la postérité.

Le style de Madame de Sévigné; naturel; variété; vérité et précision; distinction et esprit. — Reste le dernier intérêt de cette correspondance; à vrai dire, c'est celui qui nous séduit le plus sûrement et qui nous séduira toujours : l'intérêt du style. Madame de Sévigné travaillait-elle son style? Nous nous sommes expliqué à ce sujet. Dès les premières lettres, elle eut une réputation à soutenir, à justifier, à augmenter. Bussy, paraît-il, faisait lire au roi lui-même des lettres de sa cousine : il pouvait les montrer sans crainte, d'autres leur avaient accordé leurs suffrages.

Cela n'empêche pas que la première qualité de ce style est le naturel. Je sais bien qu'on nous cite des petits joyaux, que Voiture n'aurait pas désavoués, ou des expressions « trouvées » au

prix d'une recherche trop visible, et que l'art cette fois n'a pas su masquer. Je vais plus loin : un grand nombre de mots fameux, qui sont dans toutes les mémoires, ont été souvent rappelés pour prouver la tendresse profonde, la sensibilité délicate de la marquise : la plupart ne prouvent que son esprit. Avons-nous donc oublié qu'elle a été une précieuse de marque, et veut-on qu'elle écrive autrement qu'elle ne parlait, au milieu de la société qui l'entourait? Oui, cette épistolière est parfois une précieuse, et pourtant c'est bien le naturel qui est d'une façon générale la qualité essentielle de ses lettres. Car, la marquise est tout à fait à son aise, elle n'a pas besoin de faire à son langage une toilette apprêtée; son goût est sûr, elle l'a fortifié par de longues études. Écoutons-la : elle cause sans se surveiller, on dirait qu'elle n'a pas de préoccupations d'auteur; là même où très nettement elle songe à son public, elle pense qu'elle le charmera toujours par sa familiarité de bon ton ; de là, sa belle et légitime assurance. On contera plus simplement au XVIIIe siècle; on ne contera pas plus naturellement, c'est-à-dire avec plus de vivacité. L'anecdote de l'archevêque de Reims dans son carrosse a été écrite pour amuser bien des gens (1) ; pourtant que de naturel dans la narration alerte, et lestement conduite ! Combien elle est amusante aussi, car la marquise est la première à s'en amuser elle-même. On la voit sourire d'un trait piquant et l'on sourit avec elle parce qu'on sent bien qu'elle ne l'a pas cherché,

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 294.

et qu'elle est la première à se divertir de sa trouvaille.

Par suite, la variété des tons est merveilleuse dans ses lettres. En ce genre surtout la maxime de Boileau reste le précepte souverain : « Sans cesse en écrivant variez vos discours. » Madame de Sévigné varie les siens, non seulement d'une lettre à l'autre, mais dans une même lettre, et précisément parce que le style est naturel, nous ne sentons jamais ni effort ni disparate. Sûre d'elle-même, elle change de ton avec une souplesse inimitable, sans que jamais rien ne nous choque ni nous paraisse déplacé. On songe à certaines causeries de La Fontaine, gracieuses par leur abandon, délicieuses avec leur air de confidences sans apprêts. L'imagination mobile de Madame de Sévigné est toujours prête à trotter ailleurs; la marquise fait succéder une anecdote plaisante au récit d'un événement politique, un badinage à une méditation morale. La narration sur le carrosse de l'archevêque vient après un compte rendu d'un sermon de Bourdaloue; la même lettre commence par des plaintes douloureuses sur la séparation (1). Dans la lettre à Bussy sur la mort de Turenne, l'oraison funèbre du maréchal est suivie d'une anecdote sur le comte de Gramont, laquelle est suivie à son tour par la fameuse histoire de Schomberg et de Chantal, qui finit sur cette réflexion : « Il était joli, mon père (2) ! »

Cette impression de vérité est encore plus vive grâce à la vérité de l'expression. A ce point de vue,

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 293 et sq.
(2) *Ibid.*, p. 295.

la marquise a créé son style. La création en ces matières ne consiste pas à inventer des termes nouveaux : pas plus que La Fontaine, Madame de Sévigné ne construit beaucoup de mots tout neufs. Elle rend neufs ceux dont elle se sert, soit en les prenant tout près de leur sens étymologique, soit en les plaçant de telle sorte qu'ils recouvrent leur jeunesse et leur fraîcheur. Son vocabulaire est très riche ; il est plus étendu que celui des gens de la cour et de Paris : on comprend de suite pourquoi. Aussi ce style est-il plus monté en couleur, plus pittoresque, plus exact, pour traduire les sensations, que celui de son siècle. Elle n'a pas peur du mot cru, quand il exprime fortement sa pensée : « Tout crève ici de blé.... Sa nourrice avait peu de lait, celle-ci en a comme une vache. » Elle dira de l'abbé de Coulanges qu'il est allé aux eaux « pour vider son sac, qu'il avait trop bien rempli à Epoisses ». Elle a du sang bourguignon dans les veines ; il y a chez elle une malice un peu gaillarde. Veut-on un exemple de la précision de cette langue ? On connaît le mot très hautain de Madame de Grignan, obligée de marier son fils avec la fille d'un financier « pour fumer ses terres ». Voici ce qu'écrivait la marquise sur M. de Marcillac, qui faisait les honneurs de ses domaines à un financier auquel il voulait emprunter : « Il avait Gourville, qu'il promenait comme un fleuve par toutes ses terres pour y apporter la graisse et la fertilité. » Elle déclare à Bussy qui proteste qu'il l'aime éperdument : « Je suis si unie, si tranquille et si reposée, que tous vos bouillonnements ne vous profitent pas comme ils feraient

ailleurs (1). » Sa syntaxe est fort expressive; nous voudrions citer encore et, si nous ne le faisons pas, c'est que nous pensons que tous nos lecteurs ont lu Madame de Sévigné, ou qu'ils en reliront à cette occasion quelques pages.

Voilà quelques traits de ce style: nous n'avons pas eu l'ambition d'en faire une étude complète. Cela est-il possible d'ailleurs? Ce qu'il y a de plus séduisant dans ces lettres échappe à l'analyse : cette grâce inimitable est impossible à définir. Il est très plaisant de songer qu'on proposait jadis aux élèves les lettres de la marquise comme des modèles à imiter! Ce serait là peine perdue, et les résultats seraient déplorables. On n'imite pas Madame de Sévigné. Son charme irrésistible ne s'acquiert ni par l'étude ni par la réflexion : bien plus, il est insaisissable pour qui veut en dégager les éléments. « Je suis chose légère et vole à tous sujets » ; ainsi se définissait un jour La Fontaine. Rapprochons une dernière fois ces deux noms, et appliquons à Madame de Sévigné le vers du fabuliste. Je n'aime pas le mot si amusant de M. J. Lemaître qui l'appelle une « grosse-mère la Joie ». Il me gâte ce qu'il y a de fine distinction dans l'aristocratique précieuse; il paraît en contradiction avec ce qu'il y a de poésie discrète, ailée, fugitive, dans ces pages où, suivant M. Faguet, « se marque le mieux cette chose légère et charmante, à peu près indéfinissable, mais que nous sentons si vivement et que nous goûtons avec passion, et qui s'appelle l'esprit français ».

(1) Herriot et Roustan, *Lettres du XVIIe Siècle*, p. 277.

Madame de Maintenon (1). — Madame de Maintenon devrait être rangée parmi les auteurs qui ont considéré la lettre comme un moyen, non comme un but. Elle n'écrit pas pour goûter le plaisir de causer, pour procurer aux autres le plaisir d'une conversation variée. Elle écrit pour agir. On l'a souvent définie : une femme d'affaires ; elle l'est trop pour qu'on puisse la placer à côté de ces épistolières qui ont uniquement cherché et trouvé le secret de charmer leurs correspondants, avant de charmer les siècles futurs.

Lettres personnelles. — Les meilleures lettres de Madame de Maintenon ne sont d'ailleurs pas des lettres intimes. On classe généralement sa correspondance en trois catégories : la première est celle des lettres familiales et personnelles. Les plus importantes sont celles qu'elle adresse à son confesseur, l'abbé Gobelin ; elle le consulte depuis le jour où le roi a pris du goût pour elle, jusqu'au jour où elle prend la place non de la Montespan, mais de Marie-Thérèse. Il y a ici quelque chose qui doit nous faire réfléchir sur le caractère d'intimité que peuvent avoir certaines lettres du XVIIe siècle. Cette correspondance échangée avec l'abbé Gobelin, qu'est-ce autre chose, dira-t-on,

(1) Françoise d'Aubigné (Niort, 1635-Saint-Cyr, 1717), petite-fille d'Agrippa, naît dans une prison, est recueillie par sa tante, puis emmenée par son père en Amérique ; à son retour, sa parente Mme de Neuillant la contraint à abjurer le protestantisme (1648). En 1652, elle épouse le cul-de-jatte Scarron pour échapper à la misère ou au couvent ; veuve en 1660, elle est gouvernante des bâtards de la Montespan (1660). En 1665, elle est nommée marquise et reçoit la terre de Maintenon ; elle épouse secrètement Louis XIV en 1684 ; crée Saint-Cyr en 1686, et s'y retire après la mort du roi (1715).

que la suite des entretiens du confessionnal? Comment Madame de Maintenon ne s'y dévoilerait-elle pas sans réserves? Il n'en est rien. Elle fait son examen de conscience, elle ne livre pas les secrets de son cœur. On ne peut pas affirmer, quand on a lu ces pages confidentielles, qu'on ait pénétré dans l'intime de son intime. La preuve, c'est que nous avons depuis longtemps ces lettres dans toute leur intégrité, et que les historiens ne sont pas pour cela plus prêts à se mettre d'accord sur les vrais sentiments de Madame de Maintenon à l'égard du roi, sur le mystère de cette union malgré tout incomplètement expliqué : tant il est vrai que l'impression éprouvée après cette lecture est trouble, équivoque, précisément parce que la femme ne s'y est pas révélée dans des confidences où son âme se montre à nu.

Lettres sur les affaires religieuses et politiques. — Est-on davantage d'accord sur son rôle exact dans les affaires religieuses et politiques? Les lettres de la deuxième catégorie, celles qui traitent de ces questions, nous ont sans doute mieux éclairés sur son influence, quand nous avons eu les textes véritables. Pourtant il suffit de constater comment les opinions les plus diverses sur la portée de son intervention peuvent encore être défendues, pour conclure qu'aucun de ces textes n'apporte un argument décisif, irréfutable. C'est toujours la même circonspection, les mêmes réticences aux endroits où nous voudrions toute la vérité, la même discrétion, pour ne pas dire la même défiance

Lettres pédagogiques. — En revanche, la troisième catégorie est celle que tout le monde s'accorde à trouver la plus digne d'intérêt : ce sont les lettres pédagogiques. Madame de Maintenon était née institutrice; elle mourut institutrice ; les seuls instants de joie qu'elle ait goûtés durant sa vie, généralement sombre et désenchantée, sont ceux qu'elle a consacrés à sa tâche d'institutrice. Saint-Cyr a été son unique passion. Nous n'avons pas à juger son œuvre d'éducatrice. Après une période d'exagération dans le panégyrique, on est revenu à une appréciation plus impartiale de cette pédagogie : on a mis en regard des bons côtés de la méthode ce qui la condamnait à n'avoir, dans notre histoire des méthodes pédagogiques, qu'une place assez limitée. Ce qu'on ne peut nier, c'est la foi avec laquelle Madame de Maintenon s'est dévouée à son œuvre. Là elle s'est vraiment oubliée, elle s'est entièrement donnée, sans calcul, sans regrets. Sa vocation est indiscutable : elle met toute son âme à lui obéir.

Aussi a-t-elle écrit beaucoup, soit aux dames-maîtresses qu'elle inspire et qu'elle endoctrine, soit aux élèves qu'elle guide, qu'elle confesse, qu'elle réprimande. Elle n'ignorait pas non plus que certaines de ces lettres étaient lues en commun. Il y en a qui sont des circulaires, des mandements sur des problèmes de religion ou de morale. Madame de Glapion ou Madame de Berval gardaient soigneusement ces « éléments de pédagogie à l'usage des demoiselles de Saint-Cyr ». Là pourtant, Madame de Maintenon se fait mieux

connaître à nous que partout ailleurs. On l'y retrouve avec son sens de la vie, cette expérience du monde que l'existence la plus étrangement romanesque avait donnée à la moins romanesque des femmes, avec sa clairvoyance pour lire dans une âme, sa dextérité pour l'analyser, son tact pour la manier et la plier suivant une méthode, toujours la même, mais diversement appliquée. Ce sont les lettres où Madame de Maintenon a mis le plus de son cœur.

Nous sommes loin des charmantes bagatelles de Madame de Sévigné ; je me demande même si nous n'en sommes pas trop loin, et si ces leçons de pédagogie répondent bien à l'idée que nous nous faisons de la Lettre. Napoléon Ier préférait les lettres de Madame de Maintenon à celles de Madame de Sévigné qu'il comparait à « des œufs à la neige, dont on peut se rassasier sans se charger l'estomac ». On s'explique très bien ce jugement de la part de l'empereur; on ne saurait y souscrire, à moins de poser en principe que le genre épistolaire a pour but de nourrir « l'estomac », au risque de le charger. Sans doute, quand l'utilité du fond se joint à l'agrément de la forme, la lettre est parfaite ; mais il faut avant tout qu'à l'*agrément* de la forme réponde l'*agrément* du fond. Comme dans tous les genres dits légers, l'essentiel dans la lettre c'est encore le superflu.

Le style de Madame de Maintenon. — Pour des raisons identiques, le style de Madame de Maintenon, dont les qualités sont de premier ordre, nous paraît inférieur à celui de Madame de Sévi-

gné, au point de vue particulier où nous devons nous placer ici. On rappelle d'ordinaire le mot de Saint-Simon : « Elle avait un langage doux, juste en tous points, et naturellement éloquent et court. » Le témoignage est d'autant plus précieux que le noble pair avait pour Madame de Maintenon une de ces haines, qui nous ont valu des pages si partiales et si étincelantes.

Il reconnaissait à ce style la justesse, c'est-à-dire la propriété de l'expression, la netteté de la forme, simple, judicieuse, ayant une clarté et une fermeté qui satisfont toujours l'esprit. Il voyait aussi combien l'éloquence y était naturelle, aisée : la lettre se déroule avec une sûreté dans l'allure, une facilité qui éloigne tout soupçon de recherche et même de travail. La phrase est-elle courte, la concision est acquise sans effort : la pensée se fixe dans deux ou trois traits profondément marqués, et qui restent. Quant à la « douceur » que lui attribue Saint-Simon, je me demande où il la trouve. Il n'y a dans cette correspondance ni la grâce exquise, ni l'amabilité charmante, ni le délicieux et discret abandon qui font souvent la valeur incomparable des lettres de femmes. On dirait volontiers de l'auteur ce que Lamartine disait de Madame de Staël : C'est un génie mâle dans un corps de femme. Louis XIV l'appelait Sa Solidité. Elle brillait, nous dit-on, dans les conversations journalières : il ne semble pas qu'elle dût conquérir les cœurs dès les premiers entretiens. Le roi la trouvait d'abord très peu séduisante. Elle avait de l'esprit, nous en trouvons et du meilleur dans ses lettres : il ne s'en

exhale aucun parfum délicat. Quand elle se découvre à nous, elle nous apparaît triste, désabusée, avec quelque chose de « religieux » dans la physionomie, quelque chose d'austère et d'incurablement mélancolique. On a beau dire : la grande épistolière, c'est Madame de Sévigné; c'est la plus sincère, la plus naturelle, la plus gaie, disons-le tout court : la plus française du XVIIe siècle.

Conclusion. — Ainsi, dans cette fin de règne où le ciel grondait de toutes parts, la lettre avec Madame de Maintenon changeait de ton et de caractère. Mais toute la France n'est pas à Versailles et au Louvre. Heureusement pour le genre de la Lettre, d'autres épistoliers à la même époque suivaient les voies si brillamment parcourues par leurs prédécesseurs : ceux-là donnent la main à Madame de Sévigné et à Voltaire; nous allons en rencontrer quelques-uns tout à l'heure.

II

Les Groupes d'Épistoliers

Si maintenant nous parcourons rapidement les groupes d'épistoliers que nous avons signalés plus haut, nous serons frappés de la prodigieuse richesse du genre épistolaire au XVIIe siècle.

Les rois et chefs d'État. — A côté de Henri IV, nommons *Richelieu*. Nous ne saurions trop regretter les lettres intimes complètement disparues; celles que nous avons sont généralement d'un

style impérieux, avec de longues périodes enchevêtrées parfois, arrêtées brusquement par une phrase cassante, raide, énergique. *Louis XIV* écrit une langue juste, aisée, bien moins originale et savoureuse que celle de Henri IV, plus élégante et plus correcte. Pour le fond, Chateaubriand en a fait l'éloge en ces termes : « On est charmé qu'un si beau buste n'ait point une tête vide » ; ajoutons qu'on est étonné de certains traits de caractère qui s'y dévoilent, et qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez « le grand Roi », si orgueilleux et si encensé.

Les hommes d'action. — Nombreux sont les collaborateurs de la royauté au XVIIe siècle. S'ils se sont effacés eux-mêmes volontairement, si le roi a pu très sincèrement s'imaginer que lui seul était grand, leurs lettres nous rappellent quels services ils ont rendus à la monarchie. Ce sont : *Hugues de Lionne*, à qui Louis XIV dut une bonne part des succès de sa diplomatie ; le *comte d'Avaux*, le représentant de la France à Munster, précieux, érudit, un des causeurs les plus réputés de la première moitié du siècle ; *de Guilleragues*, dont les mots plaisants étaient redits partout ; *Isaac de Pas*, marquis de Feuquières, qui, sans prétention et avec une originale simplicité, renseigne Louis XIV sur les mœurs de la Suède et la cour étrange de Charles XII ; le cardinal *César d'Estrées*, esprit très fin, aimant les lettres et les beaux-arts avec passion, membre de l'Académie ; il a négocié la paix de l'Église et l'affaire de la Régale ; il a laissé une série de notes rapidement

jetées sur le papier; le style est vif, simple, élégant. Il faut ranger dans cette catégorie *Condé*, qui écrit comme il parle et va droit au but sans autre souci que de dire vite ce qu'il faut; puis *Catinat*, *Vauban*, etc..., et *Colbert*, et tant d'autres dont nous parlerions si la valeur littéraire de leur correspondance répondait à l'intérêt qu'elle offre à d'autres points de vue.

Les religieux. — Au début du siècle, apparaît *saint François de Sales* dont nous avons indiqué ailleurs les traits principaux; on les retrouvera dans ses lettres. *Saint Vincent de Paul* aurait pu être nommé au milieu des hommes d'action; son grand précepte est : « Tenons-nous bas, ne faisons pas les entendus »; pour lui, toute lettre est un acte. *Sainte Chantal*, aïeule de Madame de Sévigné, est moins fleurie et moins précieuse que son maître et son guide, M. de Genève, dont elle a déploré la mort dans une lettre demeurée justement célèbre à cause de la vérité des sentiments et de l'éloquence de la forme.

Parmi les évêques signalons : *Bossuet*, dont la correspondance nous fait mieux sentir la forte unité de sa vie; le style de ses lettres toujours naturel et toujours varié a les mêmes caractères que celui de ses autres œuvres; *Fléchier*, fort précieux dans sa correspondance avec Madame Deshoulières, mais dont les lettres sur la révolte des camisards sont des pages d'un intérêt historique et littéraire bien plus important; *Fénelon*, si séduisant et si complexe, et dont nous pourrions dire, d'après le mot de Saint-Simon, qu'il faut faire un

effort pour cesser de le lire, tant il nous enchante par son style caressant et doux.

Au centre du siècle, arrêtons-nous devant cette poignée d'hommes et de femmes, austères, durs, stoïques dans leur obstination, héroïques dans les combats incessants : les jansénistes. La physionomie d'*Antoine Arnauld* ne vit pas dans ses lettres, qui sont des ouvrages de polémique le plus souvent; *Arnaud d'Andilly* ne se peint pas davantage dans sa correspondance officielle; la *mère Angélique*, la réformatrice de Port-Royal, parle une langue sèche, âpre, soutenue par une ardente conviction. Voici à présent les Pascal : *Blaise Pascal*, dont nous n'avons pas les lettres écrites à l'époque de sa vie mondaine; il s'adresse à Mademoiselle de Roannez pour la conduire d'une main inexorable et presque violente aux austérités du jansénisme; *Jacqueline*, nature brûlante et passionnée, qui meurt après la signature du formulaire; elle atteint par moments à une éloquence puissante et enflammée; *Gilberte* (Madame Perier), plus douce et plus égale, janséniste raisonnable, si on ose rapprocher ces deux mots; elle cause dans une langue d'un excellent goût et d'une remarquable précision.

Les bourgeois et les indépendants. — Les indépendants du XVIIe siècle ne sont pas tous des « libertins ». N'est-ce pas un indépendant que ce bourgeois, doyen de la Faculté de médecine, *Guy Patin*? Il n'est guère « conservateur » qu'en médecine; il fronde les choses et les gens avec

pas mal d'esprit. Où ranger aussi l'avocat *Patru?* Pas au milieu des écrivains, son œuvre est si mince; non, mais parmi les indépendants; il fut avocat comme *Maucroix*, l'ami de La Fontaine, avec la certitude que le métier lui permettrait de s'occuper de littérature. Maucroix, lui, quitte le barreau, et entre dans les ordres : ce chanoine provincial se peint dans sa correspondance comme un bonhomme, gourmand de bons morceaux et friand de bons auteurs, vieillissant entre les *Géorgiques* et les *Psaumes*, et gardant jusqu'au bout d'illustres amitiés.

Quand on parle des indépendants du XVIIe siècle, on songe surtout à *Saint-Evremond*, *Pierre Bayle*, *Hamilton*. Le premier, plus libertin assurément que *Méré* (encore un épistolier), moins pédant et moins doctoral que lui, est un de ces gens du monde, devenus les arbitres souverains de la littérature; il écrit avec désinvolture, non sans esprit, des lettres qui annoncent déjà celles de Voltaire; c'est aussi à Voltaire que Bayle nous fait songer, quand il use de stratagèmes pour démontrer qu'il n'est pas l'auteur d'un ouvrage dangereux; la forme de ses lettres est bien plus dégagée que celle de ses autres ouvrages; Hamilton est plus près encore de Voltaire; sa prose ressemble à celle du jeune Arouet, à l'époque où l'auteur d'*Œdipe* fréquente les châteaux et court les salons; prose piquante, enjouée, précieuse sans perdre de sa légèreté et de sa souplesse.

Les écrivains. — Presque tous nos écrivains, sauf Molière, nous ont laissé des correspondances;

nous sommes bien forcé de choisir, et de n'en citer que quelques-unes.

Malherbe a écrit à Peiresc des lettres qui sont un journal fort curieux des événements contemporains; les autres épîtres, beaucoup plus soignées, nous font connaître ce caractère original; il faut excepter les morceaux d'apparat, souverainement ennuyeux; *Descartes* écrit ses lettres du même style que le *Discours de la méthode; Racan*, poète, hobereau, bavarde volontiers du fond de sa campagne avec les amis très doctes qu'il vient parfois revoir à Paris; *Chapelain* n'avait pas plus les qualités d'un épistolier que celles d'un poète épique.

On ne nous en voudra pas d'avoir placé *de Retz* parmi les grands écrivains : il l'est encore dans ses lettres, qui ont une belle allure et dont la langue sonne bien. Nous avons des lettres de *La Rochefoucauld;* le noble duc n'était pas de ceux qui font des confidences; *Corneille* ne nous est pas mieux connu par sa correspondance que par ses préfaces et ses tragédies.

La Bruyère, ayant caché sa vie comme le sage, ne nous donne pas non plus de renseignements sur lui-même, dans ses lettres dont les plus intéressantes sont relatives à l'éducation du petit-fils de Condé. La correspondance de *La Fontaine* aurait dû suffire à écarter les légendes qui défiguraient sa physionomie; c'est un causeur charmant, un peu précieux dans les « Relations » qu'il adresse, gardant toujours un parfum de poésie enjouée. *Racine* nous serait mieux connu, si nous avions toutes ses lettres ; celles qui

nous restent nous montrent le jeune Racine, mondain, brillant, et le Racine de la fin, ayant tué en lui le poète, ne s'occupant plus que de ses enfants, de leur éducation, de leur avenir. De *Boileau*, nous n'avons que les lettres écrites dans l'âge mûr et la vieillesse ; il est déjà le législateur du Parnasse ; ne croyons pas pour cela qu'il pontifie ; il y est très sincère, et ne manque pas d'esprit, ni de bon sens malicieux.

Les mondains. — Reste la catégorie vaste des mondains, qui s'agrandirait encore si nous y faisions entrer tous ceux auxquels nous songeons et que nous avons oubliés plus haut.

C'est d'abord la génération des précieux et précieuses : *Mesdames de Rambouillet*, *de Montausier*, *de Choisy*, *de Maure*, *de Sablé*, *Madame de Longueville*, la *Grande Mademoiselle*, *Madame Cornuel*. Qui encore? *Mademoiselle de Scudéry*, qui meurt à quatre-vingt-quatorze ans, ayant écrit des romans interminables et adressé à ses nombreux amis des lettres dont il nous manque le plus grand nombre. Celles que nous avons nous font estimer son caractère et son esprit. Il semble même qu'en avançant en âge, cette précieuse, qui garde jusqu'à la fin le même goût et les mêmes admirations, ait pourtant plus de simplicité et plus de naturel dans la forme. A son nom, il faut joindre celui de ses amis, *Godeau*, *Conrart*, l'homme au style prudent, dirions-nous volontiers après avoir parcouru quelques pages de sa correspondance, sages pour le fond et la forme, et, pour tout dire, d'une honnête médiocrité ; *Pellisson*,

aussi laid que Sappho, la dixième Muse qui le pleura après sa mort d'une façon si touchante; il parle un français sobre et de bon goût. Laissons l'entourage de Mademoiselle de Scudéry, et passons au cercle des mondains qui se pressent autour de Bussy.

Bussy-Rabutin (1) eut la passion de la médisance, jusqu'à tout sacrifier au plaisir divin de conter l'*Histoire amoureuse...* du roi. Il fut mis à la Bastille, puis exilé. De ses terres de Bussy ou de Chaseu, il tient à rester en commerce d'esprit avec les gens de lettres pour lesquels il a un goût véritable, et les gens du monde qui se chargent de le divertir au fond de sa province. L'homme est peu sympathique : mauvaise langue, il a calomnié son indulgente cousine; arrogant et ombrageux, il a une très haute idée de ses talents, d'ailleurs réels; plat courtisan et fade louangeur, il oublie toute dignité, pour supplier le roi de le rappeler ou pour mendier une pension. Il est pénétré de sa valeur d'écrivain; aussi garde-t-il les lettres qu'on lui adresse avec ses réponses. Le recueil de sa correspondance contient près de 2800 lettres. Il a raison de penser que la postérité les relira avec plaisir. Il n'a pas les qualités de sa cousine, l'entrain, la variété, la souplesse infinie des tons. On dit de certaines personnes qu'elles s'écoutent parler : Bussy se regarde

(1) Roger de Rabutin (Epiry, près Autun, 1618 — Autun, 1693), capitaine brave et qui, maître de camp de la cavalerie (1655), se distingue en plusieurs rencontres. Sa mauvaise langue le perd, sa présomption aussi. Après l'*Histoire amoureuse des Gaules*, il est embastillé (1665), puis exilé en 1666. Il n'obtient son retour qu'en 1682; le roi ne lui a rien pardonné cependant; Bussy, complètement ruiné, revient dans ses terres de Bourgogne et y meurt.

écrire. Sa phrase est d'un dessin élégant, il la guide d'une main ferme, en homme très sûr de lui et qui ne laisse rien au hasard de l'improvisation. S'il veut être désagréable à quelqu'un, il garde la même allure. Il connaît l'art de dire très poliment des impolitesses. C'est un style aristocratique par excellence. L'auteur ne veut pas qu'on le confonde avec les écrivains ; il parle une langue d'un goût parfait, comme il porte des plumes et des canons irréprochables.

L'importance littéraire de cette correspondance est très réelle. Je ne parle pas seulement des lettres-dissertations. Je ne vois qu'un homme du monde qui ait eu en matière de littérature autant d'autorité que Bussy : c'est Saint-Évremond ; et encore, Bussy fut-il plus universellement écouté. On attend qu'il ait prononcé ses arrêts pour se déterminer, dans les salons mondains, à avoir une opinion sur le dernier ouvrage. Aujourd'hui encore, il nous paraît souvent avoir bien jugé. Si le goût n'était rien qu'un bon sens délicat, les jugements de Bussy seraient définitifs; mais à cette définition de Voltaire qu'on oppose cette maxime de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût », et l'on comprendra ce que la critique de Bussy a parfois de superficiel, d'étroit, d'incomplet. Quoi qu'il en soit, il est du plus haut intérêt, nous l'avons dit, de voir comment l' « oracle » des mondains appréciait nos auteurs du XVIIe siècle.

Bussy eut de très nombreux correspondants : le *P. Rapin*, jésuite, lui propose des sujets de dissertation, et discute littérature dans un style

agréable et facile; le *P. Bouhours*, autre jésuite, plus poli encore et plus joli, dont on disait qu'il écrivait « à la rabutine »; l'*abbé de Choisy*, etc... Bussy recevait des lettres charmantes de femmes. Signalons : *Madame de Coligny*, sa fille; *Madame Bossuet*, la belle-sœur du prélat; *Mademoiselle du Pré*, nièce de Desmarets; *Mademoiselle d'Armentières*, la *marquise de Gourville*, et surtout ses trois amies de prédilection : *Madame de Scudéry*, la veuve du poète matamore, la douce veuve résignée, digne, courageuse, traversant avec un mélancolique sourire une existence de pauvreté et de peines modestement supportées; *Madame de Montmorency*, qui écrit en deux ou trois traits de plume des lettres rapides, disant tout et à propos de tout; *Madame des Maisons*, qui a de la délicatesse et de l'esprit.

Le groupe de Bussy-Rabutin est en partie celui de la marquise de Sévigné : *Corbinelli*, par exemple, appartient aux deux. C'est un pédant gauche, un pauvre diable qui fait tout son possible pour plaire; il agrémente ses lettres de citations; ce touche-à-tout fait entrer Horace dans ses dissertations les plus curieuses, comme s'il écrivait encore à Costar et à Chapelain. Surtout, on ne peut séparer le nom de la marquise de celui de ses enfants. Sa fille, *Madame de Grignan*, a un style solide à la fois et vif, avec du trait, de l'esprit; son fils, *Charles de Sévigné*, fut non seulement un excellent cœur, mais un homme de goût, adorant Virgile, menant après sa folle jeunesse une existence de gentilhomme campagnard, entouré de la considération de sa province, relisant les anciens

et aussi les plus grands des modernes, et oubliant toute ambition en leur compagnie.

Disons un mot des deux *Coulanges*, le mari et la femme, qui vivaient chacun de leur côté, tout en se gardant une véritable sympathie : lui, intelligemment voluptueux, chante le plaisir en rimes faciles, et parvient sans encombre à ses quatre-vingt-deux ans; elle, d'abord très dépensière, n'a d'autre souci que de se divertir; elle réfléchit sur la fin, et devient grave sans cesser d'être aimable, dévote sans cesser d'être spirituelle ; son style est charmant par sa grâce aisée, comme celui de son amie, la *marquise de Villars*, dont les lettres amusantes sur l'Espagne étaient fort goûtées par Madame de Sévigné. Finissons cette énumération par *Madame de la Fayette*, une épistolière de marque, un peu « sèchette », disait avec malice Madame de Sévigné qui lui donnait la primeur des lettres qu'elle adressait à Madame de Grignan ; le style est d'une allure décidée et rapide; il lui manque cette chaleur de sentiments qu'on attendrait de celle qui avait écrit *la Princesse de Clèves*.

Conclusion. — Nous sommes arrivé à la fin de ce chapitre. Nous avons oublié bien des noms, et nous sentons combien il faudrait en ajouter aux listes précédentes. Au reste, l'essentiel était de montrer combien avait été magnifique l'éclosion du genre épistolaire au XVIIe siècle : si nous l'avons fait, notre tâche est accomplie.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Sur Balzac : **Sainte-Beuve** : *Port-Royal*, appendice au t. II. — Rœderer : ***Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie.***

Sur Voiture : outre Rœderer, voir : Ubicini : *Œuvres complètes de Voiture.* — Roux : *Lettres du comte d'Avaux à Voiture.*

Sur Mme de Sévigné : Sainte-Beuve : *Portraits de femmes.* — Gaston Boissier : *Madame de Sévigné.* — Jules Lemaître : *Figurines* (*Contemporains*, 6e série). — Vallery-Radot : *Madame de Sévigné.* — Faguet : *Les Grands Maîtres du XVIIe siècle.* — Gréard : *l'Education des femmes par les femmes.*

Sur Mme de Maintenon : Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. VIII et IX. — Gréard : *Extraits de Madame de Maintenon*, Introduction. — De Noailles : *Histoire de Madame de Maintenon.* — Brunetière : *Questions de critique.*

Sur Bussy : Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. III.

CHAPITRE IV

LA LETTRE AU XVIIIe SIÈCLE

Étude générale. — Le genre épistolaire est un de ceux dont on ne peut pas dire qu'ils aient été en décadence au XVIIIe siècle ; comme le roman par exemple, la lettre s'est transformée : voyons quelles ont été ses transformations.

Comment la lettre aurait-elle pu être en décadence ? Nous l'avons définie une conversation prolongée : or, jamais en France, on n'a tant causé et si agréablement causé. D'un bout à l'autre du siècle, les salons mondains sont fréquentés par les hôtes les plus spirituels qui portent à la perfection l'art difficile de la causerie : c'est celui de la duchesse du Maine, de la marquise de Lambert, de Madame du Deffand, de Mademoiselle de Lespinasse, de Madame Geoffrin, de la comtesse de Boufflers, de Mademoiselle Quinault, de Madame Doublet de Persan, de Madame Necker, etc., etc... Chacun de ces salons a son histoire, et sa physionomie particulière. Ces sociétés, dit M. Brunetière, ne se mêlaient pas. « Prenez la correspondance de Madame du Deffand d'une part, et de l'autre les *Mémoires* de Madame d'Épinay ; lisez les lettres de la duchesse

de Choiseul à Madame du Deffand, c'est l'une des plus jolies correspondances du XVIIIe siècle, et lisez la correspondance de Diderot avec Mademoiselle Volland, c'en est l'une des plus vivantes, ou la correspondance de Galiani avec Madame d'Épinay : ce n'est pas seulement de volume ou de lecture que vous aurez changé : c'est de monde. » Tous ces petits mondes sont divers. Je ne dis pas que dans tous on observe la distinction du langage qui était de mise dans les moindres ruelles du siècle précédent. Il y avait certains soupers où l'on entendait d'étranges choses, et des réunions où l'on tenait des propos plus qu'indécents. En revanche, il y a plus d'un salon où se maintiennent les traditions si françaises de la fine causerie. Que de jolies, que de vivantes correspondances qui sont les échos délicieux de ce qui se disait à une époque où la joie de vivre se traduisait par des conversations spirituelles et aimables !

La conversation n'a jamais été plus brillante : jamais elle n'a été plus étendue et plus variée. Ceci est important pour la Lettre du XVIIIe siècle. Dans les salons du XVIIe, c'est encore de psychologie, c'est surtout de psychologie qu'on s'occupe. Laissons de côté les petits vers que lit Oronte, ou les madrigaux que débite Trissotin. La grande affaire, c'est d'étudier l'intime de l'intime, d'analyser les passions et leurs effets, de discerner les nuances infinies des sentiments. De là, les interminables discussions sur la casuistique galante ; les portraits, où l'on montre sa pénétration d'esprit et son sens des choses du cœur ; les

maximes, où l'on condense sous une forme arrêtée l'expérience de l'âme humaine qu'on a acquise par la vie, par les livres, par les conversations avant tout. Les lettres sont, elles aussi, des documents humains.

Le XVIIIe siècle a d'autres ambitions : à mesure que les années s'avancent, on touche avec plus de hardiesse à mille problèmes auxquels l'époque antérieure ne songeait pas. On a commencé par juger au nom de la raison les hommes et les choses du grand règne, si magnifique au début, si lamentable à la fin. Ces héritiers de Descartes ont osé appeler le siècle qui vit naître le philosophe, un « siècle de grands talents bien plus que de lumières ». Ils ont critiqué les temps écoulés, puis ils ont voulu préparer les temps à venir. On les voit soumettre au libre examen non seulement la littérature, mais encore la religion, la politique, le gouvernement. Dans les salons, on réforme, sans hésiter, l'État tout entier, les lois financières et commerciales ; on disserte sur la culture du sol, la population, l'industrie, la navigation, etc. « Tel qui aurait parlé alors, s'écrie Duclos en faisant allusion aux gens de lettres du siècle de Louis XIV, ne serait pas aujourd'hui en état d'entendre. » L'abbé Morellet constate avec orgueil que les causeries ont souvent trait aux questions d'économie politique : « Alors, les entretiens des personnes instruites roulent sur ces objets intéressants ; on examine, on discute, on attaque, on défend, on voit naître la lumière du choc des idées et des opinions », et aussi : « La discussion en matière politique fit naître des idées qu'on n'aurait pas acquises en plusieurs années

de travail, car la conversation nous donne une attention vive et rapide, qui nous sert quelquefois plus utilement que la méditation même. » C'est un peu le mot de Varillas à Ménage, quand il prétendait que, de dix choses qu'il savait, il en avait appris neuf par la conversation. Les gens du XVIIIe siècle avaient appris d'autres choses, et c'est de cela que leurs lettres nous parleront. Il y aura là bien des utopies, « bien des lumières, avoue Duclos, mêlées d'un peu de fumée », nous disons : de beaucoup de fumée. Mais aussi que d'idées bienfaisantes, et en tout cas intéressantes au plus haut point ! Les questions pédagogiques, pour nous en tenir à un exemple, croit-on que les seuls pédagogues, Rollin, Rousseau, les aient étudiées ? Qu'on parcoure les correspondances, et l'on verra qu'elles furent débattues par une foule d'épistoliers, comme la marquise de Lambert, d'Aguesseau, Madame d'Épinay, Galiani, Turgot, les Mirabeau, etc... Aucun sujet ne restera donc en dehors de la causerie et de la lettre : questions de métaphysique, de religion, d'économie politique, de politique enfin, tout sera abordé dans la littérature épistolaire.

Bien plus, à partir du moment où l'armée encyclopédique est organisée, la Lettre va subir le sort des autres genres : elle sera transformée en machine de guerre. Dans cette fermentation universelle qui a préparé la Révolution de 89, « plus politique, mais moins profonde », tous les genres ont été utilisés pour le combat : tout sert de « sarbacanes », suivant l'expression de Diderot, depuis les romans jusqu'aux dictionnaires. On va

user de la lettre pour faire pénétrer les idées philosophiques dans le public. Voltaire, une fois qu'il s'est mis à la tête du mouvement, donne l'exemple : sa correspondance lui a été d'un merveilleux secours pour la diffusion de ses idées. Il sait qu'une lettre de lui sera lue entre « frères », et qu'on la communiquera à une foule de gens. Il en profite, et les autres font comme lui. « Il faut mettre un rémora, lui déclare Frédéric II, dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets ; c'est le seul moyen de les empêcher de les lire au coin des rues et en plein marché ! » Et Voltaire de protester pour la forme ! Non, les lettres ne sont pas lues en plein marché, mais elles sont lues dans les salons et dans les soupers, aussi bien dans ceux de Paris que de Potsdam ou de Saint-Pétersbourg.

Car là aussi on est impatient de recevoir des lettres de France, et on en écrit dont il nous faudra tenir le plus grand compte. Voici, en effet, une observation nouvelle sur le genre épistolaire : au XVIIIe siècle, nous trouvons à l'étranger plus d'un épistolier de valeur qui nous appartient. L'Europe entière a les yeux fixés sur la France. Un étranger n'a pas droit au titre d'homme distingué s'il n'est venu vivre la vie charmante de la société parisienne ; quand il l'a quittée, il ne peut plus se passer de nouvelles et il aspire à continuer par correspondance ces conversations qui l'ont séduit. A l'heure exacte où notre gloire militaire est fortement compromise, notre gloire est de vaincre tous les pays par nos idées et notre littérature. La revanche de Rosbach, nous l'avons ; revanche éclatante et enviable entre toutes. Notre langue est

parlée par les hommes intelligents et instruits de toutes les nations. On se pique au delà des frontières d'écrire le français avec goût. On n'y réussit pas toujours ; on y réussit assez souvent, et nos recueils de *Lettres du XVIIIe siècle* laissent une large place aux épistoliers comme Gustave III, Catherine II, Stanislas Poniatowski, l'électrice de Saxe, le comte de Stedingk, le prince de Ligne, comme le roi de Prusse et l'abbé Ferdinand Galiani. C'est bien là le « cosmopolitisme » de notre littérature. Le genre épistolaire fut le genre cosmopolite par excellence, non seulement parce que nos lettres allèrent porter aux étrangers les idées nouvelles, mais parce que ces étrangers ont laissé des lettres qui nous autorisent à les classer parmi nos épistoliers.

En dernier lieu, signalons une transformation dans le style qui s'explique en partie par les considérations précédentes. Le siècle des idées a été le siècle de l'esprit. Pour conquérir l'opinion publique, masquer la hardiesse des vues, faire passer des audaces dangereuses à la faveur d'une saillie ou d'une boutade, et aussi pour faire autrement que les devanciers qui ont « mis dans le discours tout l'ordre et la netteté dont il était capable », pour paraître plus originaux et plus neufs, les écrivains ont voulu avoir de l'esprit, et tous n'ont pas eu le goût indispensable pour éviter l'écueil qui était l'affectation et la subtilité. On recherche le tour épigrammatique, on veut trop briller : l'effort du styliste se laisse trop voir. Il eût fallu, pour réussir, avoir l'art exquis de Voltaire. En outre, plus on s'éloigne du XVIIe siècle,

plus le goût devient incertain, plus la langue manque de précision, de pureté : les termes impropres apparaissent plus nombreux, les mots perdent davantage de leur sens plein : la monnaie s'use et on l'emploie un peu négligemment, sans assez de souci de l'à-propos. Ajoutons l'envahissement des termes nouveaux, empruntés à la littérature scientifique, politique, économique, philosophique. Si les vues de nos philosophes sont mêlées d'un peu de fumée, il faut en rendre responsable dans une certaine mesure la forme par laquelle ils les ont exprimées, dans leurs correspondances comme ailleurs.

Mais, en même temps, cette langue acquiert des qualités nouvelles. Les épistoliers du XVIIIe siècle sont, au point de vue de la forme, des disciples de La Bruyère. La grande période, ample, sonore, bien agencée, cède la place à des phrases brèves, alertes, qui vont au pas de course, sans gêne, sans embarras. Le style perd de sa noblesse, et, si l'on veut, de sa tenue. Il gagne plus de facilité, d'aisance, de grâce, d'entrain. Plus simple en sa construction, la phrase est non seulement capable de traduire plus de gaîté, mais aussi plus d'émotion ; la langue, devenant plus individuelle, se prête davantage à noter les sensations d'un tempérament particulier ; le style « lyrique » se prépare ; le XIXe siècle est là qui s'avance ; à cet âge nouveau, il faudra une langue nouvelle : elle se sera faite au XVIIIe siècle.

Les épistoliers du XVIIIe siècle ; leur classification. — Nous adopterons les cadres un peu

conventionnels dont nous nous sommes déjà servis. Nous grouperons ensemble : les hommes d'action ; — les femmes, qui ont ouvert ou fréquenté les salons célèbres ; parmi elles, nous nous arrêterons à Madame du Deffand, la marquise dont le cercle aristocratique garde les traditions des salons d'autrefois, à Madame Roland, qui représente la petite bourgeoisie de la fin du siècle ; — les écrivains, parmi lesquels Voltaire nous retiendra plus longuement ; — les étrangers, dont deux au moins, Frédéric II et Galiani, méritent de fixer notre attention.

1° **Les hommes d'action.** — Le *cardinal Dubois* a laissé une correspondance privée et une correspondance diplomatique dont se sont servis très habilement ceux qui ont entrepris avec succès la tâche difficile de le réhabiliter, au moins en partie. M. Aubertin, qui a étudié la correspondance diplomatique, appelle Dubois : le moins académique des diplomates. Même dans sa correspondance officielle, le fils de l'apothicaire de Brive garde sa langue très alerte, leste par endroits ; à défaut de fines plaisanteries, il a des saillies très gaies.

Maurice de Saxe, fils d'Auguste II de Pologne, né à Gotzlar, est un Français, puisqu'il a été le vainqueur de Fontenoy. Sa correspondance privée nous fait connaître son caractère estimable et qui le faisait aimer de ses soldats ; le style de ses lettres officielles est gauche, et manque de netteté ; il s'y révèle toutefois comme un habile diplomate, et, au point de vue militaire, il justifie cet éloge de

Frédéric II qui le trouvait digne d'être le professeur de tous les généraux d'Europe.

D'Aguesseau, le chancelier intègre et vertueux, peut être rangé ici. C'est pourtant un humaniste, qui aime les lettres avec passion ; il ne dédaigne pas d'agrémenter sa correspondance des mêmes fleurs de rhétorique dont il orne ses discours. Deux fois exilé, il accepte avec calme sa disgrâce, vivant comme un sage entre ses enfants et ses livres, écrivant à ses amis des lettres dont la forme est facile, trop facile peut-être et un peu terne dans sa gravité. Sa correspondance officielle très vaste nous fait mieux apprécier la probité de son caractère.

Le *président de Brosses* est, comme d'Aguesseau, un magistrat digne et consciencieux ; il a plus de passion encore pour l'étude ; son érudition est étonnamment variée. Son caractère est tout différent de celui de d'Aguesseau. De Brosses est un Bourguignon, gaillard, aimant la plaisanterie même un peu grosse, disant volontiers un mot très vif sur les gens. A trente ans, il part pour l'Italie rechercher un manuscrit de Salluste. Il écrit de là-bas des lettres tout à fait intimes où, sans faire œuvre d'écrivain, avec la belle assurance d'un homme qui sait à qui il se confie, il juge, après les monuments et les collections, les Italiens eux-mêmes qu'il a exactement observés. Il y a là des traits fort curieux, et certaines lettres sont très drôles (1).

(1) On cite encore du président de Brosses sa correspondance avec Voltaire, à propos des célèbres « quatorze moules de bois » que ce dernier ne voulait pas payer au magistrat, qui était son

Turgot mérite ici une place, moins par l'étendue de sa correspondance que par l'intérêt qui s'attache à sa longue lettre sur l'éducation, et surtout aux deux lettres conservées parmi les quatre qu'il adressait à Louis XVI, presque à la veille de sa disgrâce. Il y témoigne un noble attachement envers la patrie et une clairvoyance avisée en présence de l'avenir. On a publié encore sa correspondance avec Condorcet. Le grand ministre est un de ces philosophes qui ont exprimé des idées personnelles et hardies, dans une langue sans éclat et sans originalité : il a la gravité, le sérieux, le bon sens.

Camille Desmoulins terminera cette liste. Celui-là est un écrivain de premier ordre : il est même à son époque une exception à ce point de vue. Mais il se pique peu de faire œuvre d'écrivain dans ses lettres, écrites au courant de la plume, entre deux pamphlets ou deux séances du club. Il raconte à son père la prise de la Bastille dans des pages étincelantes de verve, brûlantes d'émotion ; c'est une série de notes prises sur le vif ; les phrases hachées culbutent les phrases ; j'oserais presque dire que ce sont des « instantanés », reproduits fidèlement par cet acteur du drame. Nous avons aussi les lettres déchirantes, écrites de la prison. Le condamné attend le jour du jugement, puis l'heure de monter sur l'échafaud. En vain, il essaie de se raidir contre l'inexorable destinée : il adore sa

propriétaire. Le magistrat fut condamné du coup à ne jamais entrer à l'Académie ; mais il eut le beau rôle, mit les rieurs de son côté, et finit même par se faire payer la somme, qu'il distribua aux pauvres.

femme, sa Lucile qu'il a épousée il y a trois ans à peine; il songe à son enfant, à son petit Horace qui lui disait : « adi, adi », et le rappelait par ses pleurs quand il allait à la Convention ; il pleure sur sa vie, qu'il aurait pu vivre dans le bonheur « ignoré et pauvre », et qui va brutalement se terminer par un arrêt criminel; alors, il maudit les assassins sanguinaires et les lâches amis qui l'ont abandonné ; puis, il se voit « la tête séparée, ouvrant encore ses yeux mourants sur Lucile », et dit sa peur de l' « affreux tombeau ». Il faut lire ces lettres après avoir relu la *Jeune Captive* de Chénier : ici, toute la poésie du dernier jour des condamnés; là, le drame vrai, douloureux, poignant.

2° Les femmes. — La *marquise de Lambert*, dont le salon est en quelque sorte l'antichambre de l'Académie, a été l'amie de Fontenelle, de la Motte, de la duchesse du Maine. Comme Fontenelle remplaçait Cotin, on veut qu'elle ait remplacé Mademoiselle de Scudéry ; le rapprochement n'est qu'en partie exact : Madame de Lambert est moins précieuse, et, si le style de ses lettres manque çà et là de simplicité, elle y montre une raison droite, un bon sens ferme, en développant des idées auxquelles l'illustre Sappho ne pensait pas.

La *duchesse du Maine*, la petite-fille de Condé, mériterait plutôt le titre d'héritière des précieuses. Sa petite cour de Sceaux a été spirituellement appelée par le prince de Ligne : « la campagne de l'hôtel de Rambouillet ». Sa correspondance est celle d'une femme bel-esprit qui a, en même temps que les défauts inhérents à la préciosité, les qua-

lités de précision et d'élégance dans la forme qu'elle tenait de ses devancières.

Madame de Staal, femme de chambre de la duchesse du Maine, a été promue aux fonctions de lectrice et de secrétaire, après qu'une de ses lettres charmantes adressée à Fontenelle eut attiré sur elle l'attention. Elle n'en garde pas moins sa situation de « domestique », et cette femme intelligente, si aimante à la fois et si profonde observatrice, est attristée de plus en plus par une vie qui ne lui réserve qu'amertumes et désillusions. Très indépendante de jugement, elle apprécie ces grands, au milieu desquels elle vit, avec une pénétration remarquable et une implacable clairvoyance. Le style est d'une netteté, d'une exactitude parfaite; il excelle à peindre un caractère en une ligne, à marquer un personnage d'un trait qui ne s'oublie plus.

Madame de Graffigny, dont Sainte-Beuve appelle la correspondance du « cailletage », figure dans les recueils de lettres à cause d'une correspondance écrite de Cirey, et pleine de détails curieux, sinon importants, sur Voltaire dans l'intimité. *Madame du Châtelet*, la sublime Émilie, nous offre à ce point de vue une correspondance plus digne d'intérêt. C'est une femme savante, éprise de philosophie et de sciences ; l'amie de Voltaire nous fait penser à Philaminte; elle essaya de le détourner de la futile occupation qui consistait à fustiger de médiocres et plats adversaires pour lui faire consacrer son temps aux labeurs profitables. Elle a écrit des lettres que Voltaire apprécie de la sorte : « Le mot propre, la précision,

la justesse et la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme Madame de Sévigné. »

Madame Geoffrin, qui succède à *Madame de Tencin* — comme une bourgeoise à une princesse, a-t-on dit, — a eu un des salons les plus célèbres du siècle. Sa renommée est répandue dans toute l'Europe; les souverains appellent auprès d'eux cette veuve d'un marchand de glaces, peu instruite, mais si riche, si généreuse, si habile à grouper les talents les plus divers et à diriger avec tact une causerie. Sa correspondance avec le roi de Pologne, Auguste Poniatowski, est celle d'une « maman » tendre, fière de diriger un prince par des conseils dont elle veut qu'on sente le prix, très bonne d'ailleurs malgré sa vanité, et sachant, par la façon de donner, décupler la valeur de ce qu'elle donne.

Madame du Deffand; son caractère (1). — Madame du Deffand doit figurer parmi les grandes épistolières de notre littérature. Sa correspondance peut se diviser en trois parties : les lettres adressées à ses amis (le président Hénault, Madame de Staal, Montesquieu, d'Alembert, etc., surtout Voltaire); celles adressées aux Choiseuls; enfin à Horace Walpole.

(1) Marie de Vichy-Chaumond (château de Chaumond, près Charolles (Saône-et-Loire), 1697 — Paris, 1780), élevée au couvent de la Madeleine du Traisnel, épouse M. du Deffand en 1718, se sépare de son mari, fréquente la cour de Sceaux, et s'installe au couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, en 1747, où elle ouvre son salon. Aveugle vers 1753, elle appelle auprès d'elle puis chasse Mlle de Lespinasse (1764), s'attache à Walpole vers 1766.

Marie de Vichy-Chaumond, petite-fille d'un premier président au parlement de Bourgogne, sœur d'un maréchal de France, nièce de la duchesse de Luynes, parente du duc de Choiseul, grand'-tante de l'archevêque de Toulouse, femme du marquis du Deffand, lieutenant général de l'Orléanais, appartient au monde aristocratique. Elle ne cessera jamais de lui appartenir. Son éducation dans une maison mondaine a développé, en même temps que son penchant à tout juger avec hardiesse, ses goûts pour les gens de bon ton.

Aussi son salon aura-t-il une physionomie particulière. Les gens de lettres ne l'envahiront pas ; les philosophes sont trop mal élevés pour que la marquise se plaise en leur compagnie. Deux des encyclopédistes parviendront seuls, grâce à leur talent et à leur réputation, à pénétrer dans son amitié : Voltaire et d'Alembert. Quand elle aura chassé Mademoiselle de Lespinasse et que d'Alembert, suivi d'amis nombreux, aura quitté le salon de la marquise pour celui de sa dame de compagnie, le mépris de Madame du Deffand pour les philosophes deviendra plus hautain encore. Ducs et comtes, hauts magistrats et grands diplomates, prélats, illustres étrangers, composent surtout sa société. Le salon s'ouvre à cinq heures, et l'on passe la nuit à causer et à souper. La marquise repose pendant le jour.

Il semble en effet qu'elle craigne le silence des nuits solitaires. C'est qu'elle traîne constamment un incurable ennui. Son mariage a été malheureux ; l'existence folle et dissipée qu'elle a menée ensuite ne l'a même pas étourdie. Le désenchan-

tement l'accompagne partout. Vers 1754, aveugle, très lasse moralement, elle s'attache une orpheline, Mademoiselle de Lespinasse, qu'elle fait venir d'un couvent de Lyon. Celle-ci reçoit dans sa chambre les amis de sa protectrice, et, par des conversations agréables et spirituelles, les habitue à attendre avec moins d'impatience l'heure tardive à laquelle la marquise pourra les recevoir. Madame du Deffand l'accuse de trahison, la chasse; elle ne pardonne même pas après la mort de Mademoiselle de Lespinasse. Très tard, beaucoup trop tard, elle voudra sortir de ce désarroi moral en s'oubliant dans une délicieuse tendresse. A soixante-dix ans, elle s'attachera de toute son âme à Horace Walpole. Celui-ci, âgé de quarante-huit ans, craignant le ridicule de cette passion inopportune, la rudoie vivement avec une franchise implacable jusqu'à être outrageante. Une seule fois, « mortellement blessée », elle fera entendre un cri de protestation émouvant. Ailleurs, elle accepte tout pour gagner le bonheur de correspondre avec son ami, et de l'avoir auprès d'elle lors de ses séjours en France. Aussi garde-t-elle ce pessimisme douloureux qui lui fait écrire à Walpole en 1770 : « Il y a longtemps que j'ai senti que pour supporter le malheur d'être née, il faudrait partager les vingt-quatre heures en en donnant vingt-deux au sommeil et les deux autres à manger : c'est à peu près ce que font la plupart des animaux. »

Intérêt de la correspondance de Madame du Deffand; son style. — C'est donc avant tout

un intérêt psychologique très réel que celui de cette correspondance. Madame du Deffand a ainsi jugé Madame de Sévigné : « Tout est passion, tout est en action dans ses lettres; elle prend part à tout, tout l'affecte, tout l'intéresse. » Rien n'a intéressé cette âme vide et désabusée, parce qu'elle n'avait pas, comme Madame de Sévigné, des devoirs précis à accomplir, et une affection légitime pour faire la joie et le tourment de son existence. Tout est passion, tout est en action! Comme, en écrivant ces mots, la marquise devait faire un poignant retour sur elle-même!

La valeur historique de cette correspondance est non moins réelle. Dans ce siècle où le scepticisme avait fait des progrès si rapides, où la foi religieuse était perdue, où la foi monarchique se perdait tous les jours, ceux-là seuls furent sauvés de l'ennui qui crurent avec enthousiasme aux idées généreuses et fécondes, et qui eurent foi dans l'avenir. Tous ceux qui n'eurent pas leur *credo*, furent ainsi exposés à la lassitude, au dégoût. Le XVIIIe siècle a eu ses Renés, moins superbes sans doute, moins poétiques aussi, mais non moins tourmentés et peut-être plus malheureux que ceux du siècle suivant.

Cette correspondance a enfin, au point de vue littéraire, un intérêt incontestable. La marquise lit beaucoup, et juge avec une indépendance absolue tous les écrivains, jusques et y compris Voltaire. Après une critique de Buffon, très vive et fort injuste d'ailleurs, elle déclare : « Vous me trouvez un peu tranchante : mais c'est un tourment pour moi de parler sans dire ce que je pense. » Ses

appréciations sont donc souvent très discutables ; elles sont du moins toujours originales et toujours fines. Elle a du reste rendu beaucoup de sentences qu'on ne peut qu'approuver, et qui font honneur à son intelligence et à son goût.

Il faut aussi faire l'éloge du style de ces lettres. Madame du Deffand est un écrivain qui a manié la langue avec une justesse, une sûreté remarquables. Sainte-Beuve dit qu'elle se rattache à l'époque de Louis XIV. « Elle est avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de cette époque. » Elle a aussi marqué son style d'une empreinte très personnelle ; elle est originale même dans l'expression qu'elle donne à ses sentiments.

Mademoiselle de Lespinasse, dont nous avons déjà parlé, nous offre aussi le spectacle d'une âme désenchantée, mais qui cherche énergiquement à secouer l'ennui qui l'accable malgré tout. Quel drame que celui qui s'agite au fond de ce cœur ardent et attristé! Le drame finit par un appel exalté à la mort : elle se fit attendre, mais emporta Mademoiselle de Lespinasse à quarante-deux ans. Le style a de la distinction, de la vivacité, de la chaleur. Marmontel avait raison : « ce talent n'était pas celui d'une femme vulgaire ».

Madame d'Épinay a écrit des lettres qu'elle a fait entrer pour la plupart dans ses *Mémoires*. C'est dire assez comment elles ont été composées. On y surprend quelque recherche. Toutefois, elles ont une délicieuse variété de tons, tour à tour sérieuses et enjouées, malicieuses et émouvantes.

« Elle avait peu d'imagination, dit Grimm; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile. » Elle suppléait à ces lacunes par une délicatesse aimable qui donne du prix à ses moindres billets. La *duchesse de Choiseul* a réuni à Chanteloup une société des plus choisies. On a souvent fait l'éloge de cette femme, douce et bonne, qui reste un modèle de probité, de droiture, de courage et de résignation. Sa correspondance est écrite avec cette touchante sincérité et cette grâce exquise qui rehaussent tant de vertus. « Oh ! s'écrie Walpole, c'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté ! Si correcte dans ses expressions et dans ses pensées ! d'un caractère si attentif et si bon ! Tout le monde l'aime ! » *Madame Suard* (Mademoiselle Panckoucke) voit son salon fréquenté par les philosophes et leurs amis, dans la deuxième moitié du siècle. C'est là qu'on adore Voltaire. Suard, causeur très estimé, fait aussi les délices de ces réunions. La bourgeoisie est devenue « sensible » au plus haut point; elle frémit d'enthousiasme aux seuls noms de liberté et de réformes, d'indignation contre les privilèges et les abus : nous le voyons par la correspondance de Madame Suard, et mieux encore par celle de Madame Roland.

Madame Roland (1). — Elle n'est pas de cette haute bourgeoisie, riche et puissante, à

(1) Marie-Jeanne Phlipon (Paris, 1754 — Paris, 1793), fille d'un maître graveur de la rue Lanterne, se marie malgré son père avec Roland, inspecteur de manufactures (1780), et le suit dans ses

laquelle appartenait Madame Geoffrin. Elle est née dans l'atelier de Phlipon, maître graveur pour bijoux, étuis et dessus de montre. Et pourtant, elle a été la grande inspiratrice du gouvernement, pendant le ministère de son mari. Dans son salon se sont pressés en foule, avec les Girondins, les hommes qui conduisaient alors la France. Nous ne jugerons pas son rôle politique : indiquer rapidement son influence était utile pour faire apprécier, dès le début, l'intérêt de sa correspondance. Elle est d'ailleurs très volumineuse, et comprend : les lettres aux demoiselles Henriette et Sophie Cannet, deux amies d'enfance, que « Manon » avait connues à l'époque où, mystique, elle obtint qu'on la plaçât au couvent des Dames de la Congrégation pour se préparer à la communion avec plus de sainteté; — les lettres adressées à Bosc, grand administrateur des postes sous le premier ministère de Roland; — les lettres à Bancal des Issarts, notaire, puis député à la Convention; — enfin les lettres à Buzot le Girondin, député aux États généraux et à la Convention.

Le premier, le grand intérêt de ces lettres, c'est qu'elles nous permettent de suivre toute l'histoire de cette âme depuis le jour où Marie Phlipon sort du couvent, jusqu'à l'heure où elle monte avec un courage stoïque sur la charrette qui la conduit à l'échafaud.

diverses résidences; elle vient à Paris quand Roland est député à la Constituante, et mène les Girondins, c'est-à-dire le gouvernement, jusqu'au 23 janvier 1793, où Roland est obligé de quitter le ministère. Elle est arrêtée et monte sur l'échafaud (1793); son mari se tua huit jours après, ne pouvant se résoudre à lui survivre.

A ses amies de pension, elle confie ses rêves de jeune fille, et aussi ses enthousiasmes de citoyenne. Nous sommes en 1772; « Manon » a perdu la foi. A l'exaltation mystique des premières années a succédé un profond amour de la philosophie. Elle se nourrit de Plutarque, de Tacite, de Jean-Jacques surtout qu'elle adore comme son maître et qu'elle lit en versant des larmes abondantes. Elle adopte les doctrines politiques et sociales des encyclopédistes; les mots de liberté, d'égalité l'enivrent et lui inspirent des déclamations, où il y a parfois trop de rhétorique et toujours beaucoup de sincérité! Elle lit beaucoup, avide de connaissances et aussi d'émotions, quittant les livres humanitaires pour son violon et sa guitare dont elle joue, l'âme remuée. Voilà le début du roman. Ce n'est pas à ses projets de mariage qu'on s'intéresse, à ses légères désillusions, à ses petits chagrins qui dureront un jour. On se demande de quoi demain sera fait pour cette jeune fille, rêveuse et ardente, qui regrette de ne pas être un homme afin de dépenser ses forces, sans compter, dans une action de tous les instants.

L'avenir lui réservait le mariage avec Roland, homme loyal, indécis, mais probe, laborieux, désintéressé. La correspondance avec Bosc nous raconte la vie en province, absorbée par les soins donnés au ménage, à l'éducation de la petite Eudora. Mais déjà, la Révolution éclate : la politique offre à l'activité mal contenue de Madame Roland une voie où elle va se précipiter avec une impétuosité féminine.

On la suit au cours des événements révolution-

naires, grâce à ses lettres à des Issarts. Les Roland se lient avec Brissot, et, quand le mari a été envoyé à la Constituante comme député extraordinaire de la municipalité de Lyon, les Girondins commencent à se réunir dans le salon de sa femme. A partir de ce moment, la fortune politique de Roland est rapide : nommé ministre de l'intérieur, puis disgracié par Louis XVI, il revient au ministère après le 10 août, et cette fois avec Danton auquel Madame Roland aura le grave tort de ne pas tendre la main. Car, à partir des journées de septembre, elle, si impatiente jadis de voir naître la liberté, dût-on la payer d'un tribut sanglant, recule indignée, refusant de suivre plus loin ceux-là mêmes qu'elle avait excités à aller de l'avant. C'était l'arrêt de mort de son parti et le sien.

Les lettres à Buzot, qu'elle aima d'une affection généreuse et pure, nous prouvent qu'elle accepta la destinée avec une fermeté admirable. Elle attend la mort sans trembler, sans pleurer; elle relit son Plutarque et son Tacite ; si elle songe à ses adversaires, c'est pour les juger comme il suit : « Il n'y a rien à attendre de ces gens-là ; il faut les mettre à leur place pour les y montrer à la postérité : c'est tout ce que je prétends faire. » Elle ne les maudit pas, elle les méprise. Le roman finit par un dénouement tragique, d'une grandeur calme et surhumaine.

Telles sont les lettres de Madame Roland. Après cela, devons-nous parler du style? On y songe peu en parcourant ces pages si vécues. La petite bourgeoise ne se pique pas de bien écrire;

ne lui demandons pas les qualités aristocratiques d'une Madame du Deffand; nous trouverons ici une grâce naturelle et enjouée, là une éloquence haute et mâle, partout un accent de sincérité, une chaleur, une émotion qui font de ce roman un des plus passionnants que nous connaissions.

3° Les écrivains. — Nous devrions énumérer ici tous les écrivains du XVIIIe siècle, ou à peu près. Il faut nous restreindre et nous contenter de signaler les principaux (1).

Vauvenargues ne saurait être connu tout entier, si on n'a pas lu sa correspondance avec le marquis de Mirabeau, le magistrat Fauris de Saint-Vincent, et enfin avec Voltaire. Elle nous fait assister pas à pas au drame intime qui s'est joué

(1) Les autres correspondances sont celles de *la Motte*, dont le commerce (et par suite la correspondance) était aussi plein de douceur que ses poésies de dureté, disait Voltaire; de *Rollin*, homme très sympathique, écrivain filandreux; de *Jean-Baptiste Rousseau*, envers laquelle Sainte-Beuve, si sévère d'abord, montra dans la suite presque de l'estime; de *Louis Racine*, le petit Lionval, bon époux et bon père, un peu terne dans ses lettres comme dans tous ses ouvrages; de *Piron*, qui aurait dû écrire, semble-t-il, des lettres plaisantes, lestes, drôles, et non pas, comme il l'a fait, diffuses, vides, et, ce qui est plus grave, pénibles à lire par endroits; de *Duclos*, dont le voyage forcé en Italie nous a valu une série de lettres d'un style franc et net à l'agronome Abeille; de *Thomas*, dont les lettres, disait Ducis, sont écrites « avec une âme si pure, si tendre, une âme qui a si bien senti et peint l'âme de Marc-Aurèle »; de *Bernis*, trop élégant et trop précieux, mais fin et délicat; de *Chénier*, dont nous avons cinq lettres à peine, de *Champort*, dont l'esprit cache tant d'amertume; de *Barthélemy*, brave homme, très dévoué, qui écrit aux Choiseuls, à Mme du Deffand, au comte de Caylus; de *Beaumarchais*, dont nous n'avons que quelques lettres lâchées, négligées, pétillantes d'esprit et d'une clarté lumineuse; de *Boufflers*, le chevalier qui, au jugement de Jean-Jacques, faisait très bien de petits vers et écrivait très bien de petites lettres; de *Ducis*, qui nous permet par ses lettres de mieux apprécier sa haute valeur morale et la vraie nature de son tempérament poétique.

dans l'âme du jeune moraliste, mort à trente-neuf ans, après une existence où « il a fait l'expérience de toutes les misères humaines ». Il était d'une santé très faible, et ses études furent très incomplètes : la forme chez lui manque de décision, de relief, de fermeté. Cependant la noblesse du fond lui donne de l'élévation, de l'éloquence, et Voltaire a pu dire qu'il s'était peint lui-même dans cette heureuse maxime : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Montesquieu, au contraire, ne nous fait pas pénétrer plus avant dans son intimité, par les cent cinquante lettres à peine que contient l'édition de ses œuvres. Nous ne voyons pas l'homme; nous ne l'entendons pas causer non plus, quoi qu'en dise son éditeur, avec « cette bonne humeur et cette gaieté gasconne », qui donnaient tant de sel à sa conversation. « Rien de pédant, dit plus justement M. Laboulaye; un esprit facile », et il ajoute : « un cœur ouvert ». Mais Montesquieu appliquait à sa façon le précepte du sage, et, s'il ne cachait pas sa vie, il n'aimait pas à la raconter. *Fontenelle* ne se livre pas à nous davantage. Nous avons de lui cent cinquante lettres, et il a vécu cent ans. Du moins, nous l'entendons causer, lui, sur ce ton ingénieux et fin, toujours aimable et poli. Il est gracieux envers tous, avec des nuances qui sont souvent des malices. *Jean-Jacques Rousseau* nous fait dans sa correspondance l'histoire sincère, sinon vraie, de son âme et de sa vie. Mais cette histoire, ne l'a-t-il pas faite dans toute son œuvre? Il a été le grand « lyrique » du XVIIIe siècle. « Rousseau est une éruption », disait Michelet,

c'est toujours lui, lui partout qui fait « la substance, l'occasion et la fin de ses écrits ». Voilà pourquoi nous ne nous arrêtons pas trop longtemps à ses lettres. Elles sont un commentaire intéressant de ses ouvrages, mais les lettres de direction spirituelle et apologétiques, par exemple, ne nous apprennent rien que l'*Émile* et les *Confessions* ne nous aient appris. Ici et là, c'est le même style qu'il a si bien caractérisé lui-même : inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai, et qui, dit-il, fera lui-même partie de son histoire. La phrase est oratoire et cadencée, soutenue par un souffle puissant ; tout y est calculé, même les hardiesses les plus lyriques, qu'on trouve dans sa correspondance comme dans les *Discours* ou les *Rêveries*.

Voltaire (1). — Voltaire a laissé la correspondance la plus volumineuse de toutes celles qui

(1) François-Marie Arouet (Paris, 11 novembre 1694 — Paris, 30 mai 1778). On peut diviser sa biographie en trois périodes :

1° De 1694 à 1729, date de son retour d'Angleterre. — Voltaire est élevé chez les Jésuites ; son parrain, l'abbé de Châteauneuf, l'introduit dans la société des Vendômes. Il est mis à la Bastille en 1717, pour des vers satiriques dont il n'est pas l'auteur. En 1718, il donne *Œdipe*, le poème de la *Ligue* (1723), *Marianne* (1724). Après son affaire avec Rohan-Chabot, il est embastillé (1726), puis exilé en Angleterre pour trois ans. Il revient en France avec sa tragédie de *Brutus* et les matériaux de ses *Lettres philosophiques*.

2° De 1729 à 1755, date de son établissement en Suisse. — Il donna son *Charles XII* en 1731, *Zaïre* en 1732, les *Lettres philosophiques* en 1734. Le livre est condamné par le Parlement. Voltaire se retire à Cirey, chez Mme du Châtelet ; il devait y rester quinze ans. *Alzire*, *le Mondain*, *l'Enfant prodigue* sont de 1736. A cette époque, il entre en relations avec le prince royal de Prusse, qui devait être Frédéric II. Il dédie *Mahomet* (1742) au pape et fait applaudir *Mérope* (1743). Il est nommé historiographe en 1745, est reçu à l'Académie (1746), mais il compromet sa situation, se retire

sont parvenues jusqu'à nous. Près de dix mille lettres de Voltaire ont été recueillies. Il est certain qu'on en recueillera d'autres et nous le souhaitons très vivement. Les premières datent de 1711 : Voltaire était alors élève des Jésuites au collège de Louis-le-Grand, il avait dix-neuf ans à peine. La dernière est un billet écrit quatre jours avant sa mort qui eut lieu le 30 mai 1778. Soixante-cinq ans se sont écoulés dans l'intervalle. Presque tous les jours, Voltaire écrit plusieurs lettres. « Voilà la trentième lettre que j'écris aujourd'hui », déclare-t-il à Formont le 24 juillet 1734. Cette œuvre immense ne nous est parvenue que fort mutilée; les fragments en sont beaucoup plus étendus que ceux de l'œuvre épistolaire de Cicéron et de Madame de Sévigné.

à Sceaux, puis à Lunéville, chez le roi Stanislas; enfin il revient à Paris après la mort de Mme du Châtelet (1749). On l'oppose à Crébillon, et il donne plusieurs tragédies pour soutenir sa gloire. En juin 1750, il se laisse tenter par Frédéric II et se rend en Prusse; l'accord ne dure pas longtemps et il quitte le Salomon du Nord devenu Denys de Syracuse, en 1753. Le *Siècle de Louis XIV* avait paru à Berlin en 1751 ; l'*Essai sur les mœurs* allait paraître en 1756. A cette date Voltaire avait acquis les Délices (1755) sur le territoire de la république de Genève.

3° De 1755 à 1778. — Il ne pouvait tarder d'avoir des démêlés avec la parvulissime république. Il acquiert, sur le territoire français, aux portes mêmes de Genève, les deux domaines de Ferney et de Tourney. C'est là qu'il va devenir le patriarche, le roi Voltaire; c'est de là qu'il va diriger le grand mouvement encyclopédiste. Son activité est prodigieuse ; il compose une vingtaine de pièces, intervient dans l'affaire Calas, écrit des *Contes*, publie son *Dictionnaire philosophique* (1769). Puis c'est l'affaire de de la Barre et le *Commentaire du Traité des délits et des peines* (1766), l'*Histoire du Parlement de Paris* (1769); ce sont les affaires Montbailly, Morangiès, Lally-Tollendal, des serfs de Saint-Claude. En 1777, paraît le *Commentaire sur l'Esprit des lois*. Il vient à Paris le 10 février 1778; son triomphe est enthousiaste; il meurt le 30 mai 1778 d'un « excès de gloire ». Il semble bien, dit M. Brunetière, que toutes les légendes qui courent sur la mort de Voltaire ne soient que des légendes.

Intérêt de cette correspondance : 1° La biographie de Voltaire. — Le premier intérêt de cette correspondance, c'est qu'elle nous fournit des renseignements innombrables sur l'existence très accidentée de l'auteur et sur ses divers ouvrages. On a refait très souvent l'histoire de la vie et des œuvres de Voltaire, en suivant par ordre chronologique les lettres que nous avons de lui. En effet, quelle biographie serait aussi vivante, aussi animée que celle qu'on peut tirer de ces lettres et billets, écrits au jour le jour, dans la fièvre même des événements curieux de cette vie toute d'action, de luttes, de combats? Quel commentaire de ses ouvrages serait plus lumineux et plus instructif que celui qui nous est offert par cette correspondance, si précieuse pour le critique littéraire? A notre tour, nous ne suivrons pas Voltaire depuis la sortie du collège jusqu'à l'apothéose finale. « L'histoire, même littéraire, transmise, est presque toujours factice, écrivait Sainte-Beuve: à nous de briser la glace pour retrouver le courant. » Aucune étude littéraire ne fera revivre Voltaire à nos yeux, si, pour retrouver le courant, elle ne se sert pas de ses dix mille lettres.

2° Le caractère de Voltaire. — Elle nous fait aussi connaître d'une façon intime ce caractère, si diversement, c'est-à-dire si partialement jugé par d'imprudents admirateurs ou des détracteurs impudents. Lisons-la, et faisons effort pour juger l'homme, sans passion. Cela n'est pas facile, je le sais. Trop de combats se renouvellent sans cesse tous les jours, dans lesquels Voltaire autrefois s'est jeté à corps perdu : vainqueurs ou vaincus

d'aujourd'hui font remonter jusqu'à lui le mérite ou la responsabilité de leurs triomphes ou de leurs défaites. Essayons cependant. En tout cas, ne reprochons pas à Voltaire de s'être composé un masque : sa correspondance nous montre l'homme tel qu'il fut. Je n'ignore pas qu'il a menti plus d'une fois; il avouait s'être rendu coupable de mensonges « qui ne faisaient de mal à personne » : c'est un bien piètre argument ! Mais quelqu'un qui a l'habitude de le lire voit très bien lorsqu'il ne dit pas la vérité : il ment avec trop de sans-gêne pour tromper un observateur attentif. La meilleure preuve qu'il se livre bien à nous est la suivante : voulez-vous l'accabler des pires accusations? Lisez ses lettres. Voulez-vous le combler des plus magnifiques éloges ? Lisez encore ses lettres. Lisons-les, nous autres, pour mettre le bien en regard du mal : nous pèserons ensuite et nous conclurons.

« L'amour de la gloire, écrit Nisard, est l'âme de ce recueil. » Peut-être pourrions-nous par là expliquer les défauts et les qualités de cette nature complexe. Il est certain que Voltaire, comme Cicéron, a aimé passionnément la gloire. Nous le voyons sans cesse préoccupé du bruit que fait son nom, même dans la période la plus difficile de son existence, à l'époque où il fait connaissance avec la Bastille et où ses œuvres ont l'honneur de la brûlure; *à fortiori*, dans la période du triomphe, lorsqu'il est le chef puissant du parti encyclopédique, adulé par les souverains, les grands, le peuple, l'Europe entière. « Voltaire est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour

calmer ses douleurs, écrit Madame du Deffand, et j'ajouterai d'un excès de gloire qui a trop secoué sa faible machine. » Or, cet amour de la gloire est une noble passion, qui conduit naturellement à l'héroïsme, ou du moins aux nobles et généreuses actions; mais si l'on n'a par le caractère de son esprit, suivant le mot ingénieux de Duclos, si celui-là est inférieur à celui-ci, on tombe dans des défauts inévitables : Voltaire, moins que tout autre, devait y échapper.

D'abord, il confond trop souvent la gloire avec le bruit. Pour se faire applaudir à tout prix, il a manqué de cette dignité de parole sans laquelle un homme, si grand soit-il, est toujours rabaissé; il est trop souvent resté le gamin qui, lors de la représentation d'*Œdipe*, portait la queue du grand prêtre, à la grande joie de ses amis. Il ira jusqu'à l'obscénité pour conquérir des applaudissements. En outre, il a fait trop de démarches douteuses, de celles « qui annoncent plus de faiblesse que de politique ». Je reconnais qu'il fallait une tactique adroite et souple, à une époque où l'on ne pouvait pas dire tout ce qu'on pensait. Cela explique sans doute un grand nombre des flagorneries de Voltaire, cela ne les justifie pas toutes.

Il a eu d'autre part des complaisances exagérées pour la foule si mêlée de ses correspondants. Pour être flatté par eux, il faut bien qu'il les flatte lui-même. Il l'a fait très souvent, et avec une prodigieuse dextérité! L'art si difficile de louer avec tact, avec adresse, il l'a pratiqué plus savamment qu'aucun des plus grands épistoliers. Cela n'empêche pas que nous le trouvions trop

obséquieux envers les têtes couronnées, trop indulgent pour la Sémiramis du Nord, trop louangeur pour Frédéric II, trop courtisan dans maintes circonstances. Ces flatteries sont la plupart du temps exquises dans la forme : cela ne les sauve pas du reproche de platitude dans le fond.

Puis, il a montré une vanité mesquine à l'égard de ceux qui attaquaient sa renommée. C'est un bilieux à la fois et un nerveux ; il s'irrite, s'emporte, tempête contre l'impudent qui touche à sa gloire. C'est une vanité d'homme public, d'homme de lettres, de critique, de bourgeois, ajoute-t-on, renté et cossu. Son amour-propre est sans limites, sa susceptibilité ombrageuse est toujours prête à s'éveiller. Certes, une fois que ses nerfs sont calmés, sa générosité naturelle finit par reparaître. Il a, en termes plus que grossiers, houspillé Desfontaines, mais il l'a tiré de prison, il l'a établi et ce dernier en a profité pour le diffamer de nouveau. D'autre part, piqué, harcelé de mille et mille coups, Voltaire n'a pas toujours eu le choix des armes : il s'est défendu comme il le pouvait. Toutefois il eut le grave tort de ne pas prendre son temps, de ne pas choisir les armes dont il se servait, de s'abandonner en un mot à la violence irréfléchie d'une nature qui manquait de sang-froid et d'équilibre.

Et maintenant, comparons les heureux effets qu'eut pour Voltaire cet amour de la gloire : afin de conquérir cette réputation, il a déployé une activité dont on trouverait difficilement un autre exemple. Le voici à son retour d'Angleterre, disgracié, surveillé, prévenu de ne publier aucun

ouvrage ; écoutons-le : « L'homme est né pour l'action, s'écrie-t-il, comme le feu tend en haut, la pierre en bas. N'être point occupé ou ne pas exister, c'est la même chose. » Sans trêve ni repos, il se met à la besogne, redoublant d'efforts à mesure que la vieillesse avance, se multipliant avec ardeur quand il sent approcher le terme final. « Tout ce que vous avez fait, lui dit Madame du Deffand, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, ferait une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes... Je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur la terre. » La correspondance du philosophe nous prouve que son amie n'avait rien exagéré.

Cet amour de la gloire lui a dicté aussi de grandes choses. Voltaire a compris que la meilleure réputation était encore celle de l'homme bon, bienfaisant, charitable. Il est du reste fort injuste de voir, dans les nombreux traits de sa générosité qu'on rappelle le plus souvent, le seul désir de se faire de la réclame. « Dieu bénira les âmes tendres, a-t-il déclaré. Il y a je ne sais quoi de réprouvé à être insensible ; aussi sainte Thérèse définissait-elle le diable, le malheureux qui ne sait point aimer. » Voltaire sut aimer ses amis ; il est avare jusqu'à en être ridicule, pourtant il ouvre sa bourse même à des ingrats. Sa correspondance est là pour en témoigner, à la condition de l'étudier impartialement : Voltaire eut un fond de bonté réel, et c'est une injustice d'affirmer par exemple qu'il n'a recueilli Mademoiselle Corneille que pour s'enorgueillir de cet acte de charité.

On ne peut pas prétendre davantage qu'il se fit

le défenseur de Calas, de Sirven, de la Barre, de Lally-Tollendal, par la seule ambition de faire parler de lui. Nous ne nions pas que ce rôle de protecteur des opprimés et de redresseur des abus ne flattât son énorme amour-propre. Mais feuilletons ses lettres, celles qui ont trait à l'affaire Calas, si l'on veut : « Tous, dit-il, me conseillaient unanimement de ne pas me mêler d'une si mauvaise affaire : tout le monde me condamna et je persistai. » Il y avait quelque mérite à persister, après de semblables avertissements venus des ministres d'État et des plus hauts personnages. L'affaire demanda trois années : « Durant tout ce temps, proteste Voltaire, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Faisons ici, aussi large qu'on le voudra, la part de l'amour de la gloire : il faut bien en faire une aussi, je suppose, à l'amour de Voltaire pour l'humanité.

Voilà donc le caractère de l'homme, tel qu'il apparaît dans sa correspondance. Nous n'avons dissimulé aucune de ses faiblesses, nous avons exposé ses qualités : le lecteur peut désormais conclure.

3° Le siècle de Voltaire. — Cette correspondance offre encore un intérêt de premier ordre. Il est clair que le siècle tout entier revit dans ses lettres. Voltaire a eu plus de six cents correspondants, de toutes les classes de la société, de tous les pays : souverains et ministres, grands seigneurs et magistrats, maréchaux et prélats, pères jésuites et ministres protestants, Anglais, Russes, Italiens, etc... L'infatigable épistolier écrit à tous et

sur toutes choses : événements politiques, religieux, militaires, tout cela défile sous nos yeux, raconté et apprécié par le témoin le plus intelligent et presque toujours le mieux informé.

4° Lettres de critique littéraire. — Il faut aussi une mention spéciale aux lettres de critique littéraire. Nisard les préférait à toutes les autres : « Je voudrais qu'on en fît un recueil, écrivait-il ; ce cours de littérature sans plan et sans dessein, cette poétique sans dissertation, cette rhétorique sans règle d'école, seraient un livre unique. » Ce serait en effet un livre fort intéressant, quoique fort imparfait. Voltaire a défini le critique idéal, un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. Il n'a été exempt ni d'envie ni de préjugés, et sa science est très insuffisante. En revanche, son goût est des plus fins, et il a été un connaisseur délicat des œuvres littéraires en général et du théâtre en particulier. Il est même des cas où ce goût si éclairé triomphe des préjugés et de l'envie : « Sa justice, dit excellemment Nisard, fait alors plus de bien que sa partialité n'a fait de mal. »

5° Le style de Voltaire. — Il est du moins un point sur lequel tout le monde est d'accord, quand on juge cette correspondance. Amis et ennemis de Voltaire reconnaissent qu'il s'y est montré le plus admirable de nos prosateurs. Là on peut dire vraiment que Voltaire cause devant nous, et c'est proprement un charme que de le suivre partout où il nous entraîne, au gré de sa fantaisie, de sa mobilité capricieuse et presque féminine. Dans ses autres ouvrages, Voltaire se contraint parfois, surtout

quand il joue un rôle. Il raille volontiers les hommes et les choses, sachant bien que dans le pays de Molière, le ridicule tue plus sûrement et plus irrévocablement. Bersot se demandant ce qu'il abandonnerait le plus volontiers de l'œuvre de Voltaire s'il fallait en sacrifier quelque chose, déclarait qu'à aucun prix il ne consentirait à livrer la correspondance. Nous sommes tout à fait de son avis. L'idée qu'on se ferait de Voltaire serait alors toute différente. Le philosophe, en effet, dans ses lettres, se laisse entraîner par la passion, il a des enthousiasmes qui surprennent ceux qui n'ont lu que ses petits contes, une chaleur et çà et là une émotion qui déconcertent ceux qui n'ont lu que ses pamphlets secs et mordants.

Dans ses lettres aussi plus qu'ailleurs, brille son intelligence souple et nette. Elle a eu des lacunes qu'il serait puéril de nier. Il y a des questions qu'il ne comprendra jamais, des sentiments qu'il tâchera toujours de ridiculiser sans chercher à en expliquer ni le caractère ni la puissance. Il a dit bien du mal de la métaphysique ; il aurait dû logiquement s'en défier et ne pas traiter des sujets de haute philosophie, au risque de tomber dans les plus étranges contradictions. Mais s'il s'agit du domaine purement pratique, s'il est en présence d'un problème économique ou politique, agricole ou financier, s'il parle de diplomatie ou d'art militaire, il prête à tout ce qu'il écrit une séduisante clarté. La clarté, telle est la qualité suprême du style de Voltaire, surtout dans cette correspondance écrite au jour le jour. On l'a défini : « un fanatique d'évidence » ; le mot a l'avantage d'expli-

quer les lacunes dont nous parlions ; appliqué à la forme, il rend compte des qualités de bon sens, de raison qui en sont les plus remarquables. N'a-t-il pas dit lui-même :

> C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
> Vertu, génie, esprit, talent et goût.
> Qu'est-ce vertu? Raison mise en pratique;
> Talent? Raison produite avec éclat;
> Esprit? Raison qui finement s'explique....!

L'esprit enfin anime d'un bout à l'autre cette conversation qui nous captive. Laissons parler Voltaire ; il nous dispensera d'énumérer didactiquement les diverses sortes d'esprit qu'on trouve dans ses lettres : « Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre, là un rapport délicat entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière, c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'action de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage. » C'est donc son propre esprit que Voltaire a voulu ainsi définir. Prenons garde toutefois qu'il a du même coup défini l'esprit français et concluons que de tous nos épistoliers Voltaire est le plus grand, et que certainement, avec Madame de Sévigné, il est le plus Français de tous.

D'Alembert a été, pendant la deuxième partie de la vie de Voltaire, un de ses correspondants les plus assidus. Nous avons en outre les lettres qu'il adressait au roi de Prusse. Son style est peu original; il l'a jugé lui-même « un peu sec, ayant plus d'énergie que de chaleur, plus de justesse que d'imagination, plus de noblesse que de grâce ». D'Alembert est un homme de sciences; il est sectaire avec une logique scientifique. C'est d'autre part un véritable homme de lettres, simple, « n'ayant ni besoins ni fantaisie », « fier et indépendant », ayant l'amour de sa tranquillité, proclamant que la devise de l'écrivain était la suivante : liberté, vérité, pauvreté. Ses lettres nous le montrent bien sous ce jour.

Diderot avait une vivacité extrême de sentiments, une imagination prodigieuse, une mobilité d'esprit étonnante, et un besoin d'expansion qu'il devait satisfaire dans ses lettres. « La tête d'un Langrois, prétend-il, est comme un coq d'église en haut d'un clocher : elle n'est jamais fixée en un point. » Ajoutons que sa tête à lui est « la plus naturellement encyclopédique qui ait existé ». Aussi faut-il voir comme le Langrois s'en donne à cœur joie dans cette correspondance! Il déverse le torrent d'idées qui bouillonnent dans son cerveau, le long de ces pages étincelantes, écrites à la hâte, sans souci de la propriété des termes ni de la distinction. Les lettres à Falconet nous offrent des développements d'une verve endiablée sur les sujets les plus divers; celles à Mademoiselle Volland nous font pénétrer dans la société de Mademoiselle d'Épinay et connaître le

cercle des athées qui se pressaient autour du riche financier d'Holbach.

Le groupe des *Mirabeaux* est très curieux à étudier. C'est d'abord le marquis *Victor de Riquetti*, l'Ami des Hommes, encore un économiste dont les intentions sont généreuses si ses idées ne sont pas toujours pratiques, et qui les traduit dans un style pâteux, diffus, lourd, embarrassé, incohérent. Sa correspondance est bien mieux écrite; la forme y est plus nette, colorée, originale, nous ne disons pas correcte et soignée; — puis c'est le bailli, cadet de Victor et son défenseur fidèle, *Jean-Antoine de Riquetti*, brusque, entêté, ayant des mots à l'emporte-pièce; il a écrit à son aîné plus de quatre mille lettres simples et d'un tour personnel; — c'est enfin le fils de Victor, le comte *Gabriel-Honoré de Riquetti*, le grand orateur. Sa correspondance est aussi très étendue; ses lettres écrites de Vincennes à Sophie de Monnier ont, avec beaucoup de déclamations, de la chaleur et de l'élan; c'est de l'« éloquence » écrite, et on y relève des tirades enflammées sur ses idées morales et politiques, à côté de brûlantes protestations d'amour. Le reste de ses lettres nous apprend à mieux apprécier les défauts de cette nature fougueuse, et en même temps la sincérité de l'homme politique, lequel, s'il se fit payer ses services pour satisfaire à ses passions, crut très franchement que la Révolution pouvait s'arrêter à la conciliation de la monarchie et de la liberté. *Bernardin de Saint-Pierre* terminera cette liste des écrivains. Si l'on pensait que l'auteur de *Paul et Virginie* a été un homme doux et un candide rêveur, on

serait détrompé par sa correspondance. C'est un aigri, qui a couru longtemps après la fortune et la gloire, irritable, égoïste, vaniteux, ayant des projets grandioses et chimériques, qu'il cherche vainement le moyen de réaliser. De là sa susceptibilité, sa défiance. Au milieu de toutes ces tentatives, il bâtit dans son imagination une société parfaite où toute la vie serait une idylle, embellie par la tendresse universelle et réchauffée par l'universel amour. Enfin, il a l'argent et la réputation ! Peu à peu, il se transforme et finit dans un optimisme béat, célébrant les précautions multiples de la Providence pour rendre la nature parfaite jusque dans ses moindres détails. Du moins, il a aimé cette nature d'un amour sincère et réel.

4° Les étrangers. — L'*électrice de Saxe* (Marie-Antonie) est, avec la margrave de Bayreuth et la duchesse de Saxe-Gotha, une des correspondantes du roi de Prusse. Ses lettres nous indiquent comment notre langue, si généralement adoptée dans les cours de l'Europe, était parlée dans celles de l'Allemagne. L'électrice de Saxe y défend contre le roi, plus rusé encore que philosophe, les intérêts de sa maison ; la tactique y est très habile, le français aisé a de la précision et de la finesse.

Frédéric II (1) est un bon écrivain français,

(1) Frédéric II (Berlin, 1712-1786), dont la vie appartient à l'histoire, a presque toujours écrit en français. En 1846, l'Académie de Berlin a entrepris une édition de ses œuvres ; elle comprend 31 volumes in-4° (1846-1857). La correspondance occupe du tome XII au tome XXV. Les poésies sont médiocres ; les œuvres historiques sont remarquables ; à signaler surtout les *Mémoires du Brandebourg* et l'*Histoire de la Guerre de Sept ans*.

« un écrivain d'un grand caractère, dit Sainte-Beuve, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui, par l'habitude et le ton de la pensée, tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle ». Sa correspondance est le meilleur de ses ouvrages, au point de vue de la forme. Il y a bien quelques maladresses et quelques incorrections çà et là. Mais le précepteur français qui l'a élevé lui a très bien appris notre langue, et lui en a inspiré un amour assez vif pour que, sauf quand il s'adresse à son père, il n'écrive presque jamais en allemand. Un autre précepteur se chargera de faire disparaître les solécismes : Voltaire fera accomplir à son royal élève des progrès définitifs ; non seulement il corrigera les « poéshies » demeurées fameuses, mais il notera aussi les imperfections de la prose de Frédéric, et les leçons ne seront pas perdues. Le roi écrira en français avec goût, avec esprit, avec agrément.

C'est déjà beaucoup pour nous recommander la lecture de cette correspondance. Il y en a peu d'autres, qui soient d'ailleurs aussi considérables. Treize volumes des œuvres de Frédéric contiennent plus de trois mille lettres. Elles méritent d'être lues pour bien d'autres raisons.

On connaît mal Frédéric II quand on voit uniquement en lui l'homme d'État qui n'envisage dans une guerre ou une négociation que le profit qui en résultera pour la Prusse, et n'a aucun souci de la justice et du droit. Le roi s'est fait une morale politique qu'il vaut mieux nommer tout de suite de l'immoralité. L'homme est infiniment plus estimable ; il mérite à certains égards notre vive admiration. En réalité, ce fut un homme très

simple, sans façons; il traitait le protocole avec un beau sans-gêne, qui nous le rend sympathique. Aux fêtes officielles, aux cérémonies d'apparat, il préfère de beaucoup le plaisir de jouer de la flûte, de lire ses philosophes, de leur écrire, de réunir dans un souper intime des amis de choix, et d'échanger avec eux des entretiens hardis sur les questions les plus dangereuses. Pour ces amis, il a une affection sincère. La liste est longue de ceux auxquels il écrit avec cordialité, donnant à chacun la part qui lui est due. Si les lettres à sa femme sont contraintes et froides, celles à sa mère, à ses sœurs, à ses frères, sont d'un cœur aimant et tendrement dévoué.

Sa « philosophie » a été sincère. Nous l'avons dit: comme souverain il a violé sans pudeur ses plus belles maximes; il faisait taire sa conscience dès que l'intérêt de la nation était en jeu. Au fond, il était épris des idées de progrès, de justice, de tolérance. Il s'attache à ceux qui les défendent, continue à écrire à Voltaire jusqu'à la mort de ce dernier, adresse à d'Alembert ou à Condorcet des lettres sur de graves problèmes qu'il résout, athée convaincu, par le seul pouvoir de la raison.

Il faut enfin voir à l'œuvre le fondateur de la monarchie prussienne pour apprécier son énergie indomptable, sa ténacité vaillante, son courage inflexible au milieu des revers. Il trouvera toujours, se dit-il, un refuge contre l'infortune dans une mort volontaire, la mort de Caton ou de Brutus. On le suit, durant la guerre de Sept ans, réconforté par cette pensée en face des désastres, profitant du premier succès pour se relever

et gagner sans retard des succès plus sérieux.

En résumé, une correspondance volumineuse, riche en renseignements de toutes sortes, écrite dans un style de grande valeur : tel est le bagage épistolaire de Frédéric II.

Galiani (1), le petit abbé napolitain, débarque à Paris en 1759 comme secrétaire d'ambassade. L'abbé Morellet le présente chez Madame Geoffrin : c'est surtout chez le baron d'Holbach ou chez Madame d'Épinay qu'il sera l'hôte le plus entouré. Marmontel, Diderot, Grimm l'admirent beaucoup. « C'était le plus joli petit Arlequin qu'eût produit l'Italie, dit le premier, mais sur les épaules de cet Arlequin était la tête de Machiavel. » Le second le loue surtout de sa pétulance napolitaine : « C'est un trésor pour les jours pluvieux ! » Le dernier l'appelle un vrai phénomène, parle de sa vaste érudition, très vaste en effet et solide, et termine par ces mots : « C'est Platon avec la verve et les gestes d'Arlequin. » C'est encore à Platon que le compare Voltaire. La coterie « holbachique » accueillit donc l'abbé à bras ouverts. Plus tard, quand il fut rappelé à Naples, Galiani adressa de longues lettres à Madame d'Épinay, à Madame Necker, etc. Lui aussi nous fera revivre au milieu de la secte philosophique.

(1) Ferdinand Galiani (1728, Chieti — Naples, 1787), neveu de l'archevêque de Tarente, reçoit une éducation très soignée : il prend les ordres mineurs pour avoir droit à des abbayes ; il est nommé secrétaire d'ambassade à Paris (1759) par le roi de Naples ; il en est d'abord très contrarié ; puis il s'acclimate vite, étant choyé dans les salons de Grandval, de la Chevrette ou de la Briche. Ses *Dialogues sur le commerce des blés* ont un succès inouï. En mai 1769, de Choiseul se débarrasse de l'Abatino, qui part désespéré ; il retourne à Naples, où il est conseiller du commerce, puis ministre des domaines. Il meurt le 30 octobre 1787.

Ce n'est pas le seul profit que nous retirons à le fréquenter. L'abbé est un touche-à-tout ; il connaît à fond la langue latine, il a fait de la philosophie, du droit, de l'économie politique. Surtout, il a examiné curieusement autour de lui. Il juge les hommes malicieusement ; il apprécie les idées de sang-froid, les dégageant du fatras des périodes pour en montrer les points faibles et de préférence les points ridicules. Il ne se pique ni de sensibilité ni de générosité ; il serait même heureux de passer pour l homme sec et pratique, qui voit bien parce qu'il ne laisse jamais intervenir le sentiment. Il déshabille donc, pour ainsi dire, les théories, et avec une indépendance absolue il les critique, les réfute ou les rend risibles.

Et certes, il n'est pas très profond. Il a cru de bonne foi qu'il l'était ; en réalité, Arlequin ne portait pas sur ses épaules la tête de Machiavel ni même celle de Platon. Ce qui donne du piquant a son argumentation, c'est qu'il adore le paradoxe ; les arlequinades sont les armes dont il se sert le plus volontiers, et son moyen de faire valoir la vérité, c'est de la mêler à des bouffonneries dont le goût est souvent plus que douteux.

Il manque quelque chose à ces lettres : il eût fallu les entendre lire par l'auteur lui-même. Il avait au plus haut point l'art, qu'ont ses compatriotes, de mimer une conversation. Il soulignait ses drôleries de grimaces qui les rendaient plus drôles encore, et ses anecdotes étaient rendues vivantes par les gestes comiques dont il les accompagnait. Un grand nombre de ses lettres ne réus-

sissent plus à nous dérider. Quand l'Abatino les lisait, on riait à se tenir les côtes : quand nous les lisons nous-mêmes, nous sommes frappés par les négligences, le mauvais goût. Pourtant, on rencontre plus d'une page agréable, spirituelle, vivement enlevée. Galiani est un épistolier de profession. Il comptait sur sa correspondance pour fonder sa renommée dans les siècles futurs. Madame d'Épinay était chargée de classer ses lettres, de copier toutes celles qui ne lui étaient pas adressées à elle-même, de préparer en un mot le recueil qui devait placer le nom de Galiani à côté de celui de Sévigné ou de Voltaire : à côté, ce serait beaucoup trop; plaçons-le à la suite de ces deux noms, et à un très long intervalle : c'est bien assez pour Arlequin.

Catherine II a beaucoup écrit à Voltaire, d'Alembert, Grimm, Falconet, Joseph II, etc., etc. « Je suis une Gauloise du Nord, disait-elle au prince de Ligne, je n'entends que le vieux français, je n'entends pas le nouveau. » Ce n'est pas la langue alerte du XVIIIe siècle qu'elle parle; son style est souvent incorrect, un peu pénible et dur. Elle a cependant des qualités de vigueur, de mâle brusquerie, et l'on peut dire que le style de l'impératrice est bien conforme à son caractère.

Horace Walpole nous est déjà connu par l'affection qu'il inspira à Madame du Deffand. Il est infiniment regrettable que ses héritiers n'aient publié que des fragments de ses lettres en français. Cet Anglais écrivait notre langue avec goût et avec esprit : il pouvait donner la réplique à Madame du Deffand et à Voltaire lui-même. *Ponia-*

towski, roi de Pologne, nous est aussi connu par l'affection qu'il inspira à Madame Geoffrin : il l'appelait sa « chère maman », et elle payait ses dettes. Ce prince incapable est un homme doux, un artiste, une nature aimable, exquise même. Ses lettres n'ont donc pas seulement une valeur historique. Elles sont écrites dans un français très pur, très vif, très dégagé. *Gustave III* a les mêmes qualités dans ses lettres agréables, où tout est net, aisé, élégant.

Grimm, le plus français des Allemands, disait Sainte-Beuve, aurait une place importante parmi nos épistoliers, si nous possédions toute sa correspondance. On sait que sa *Correspondance littéraire*, adressée à des souverains étrangers, est une mine très précieuse pour l'histoire de la littérature et de la société françaises de 1753 à 1790. Mais là, Grimm a été d'abord le collaborateur de l'abbé Raynal; dans la suite, il s'est fait remplacer par Madame d'Épinay quelquefois, par Diderot presque toujours. Sainte-Beuve ne l'a pas vu, et il s'y est trompé en plusieurs rencontres. Y a-t-il du reste, dans ces seize volumes, des lettres proprement dites, et n'est-ce pas plutôt une série d'articles, un journal tenu régulièrement par un critique fin et consciencieux? Les lettres à Madame d'Épinay ont été certainement retouchées par l'habile auteur des *Mémoires*; celles à Catherine II ont disparu en grande partie. Les autres, écrites aux Altesses, sont d'une platitude fatigante. « Notre Allemand, dit E. Schérer, restera jusqu'au bout courtisan et quémandeur. » En un mot, le baron Thunder-ten-

tronckh, figure plus curieuse que sympathique, ne peut être jugé à sa juste valeur comme épistolier.

Le *prince de Ligne* nous apparaît dans ses lettres, qui sont peut-être le plus brillant de ses ouvrages, comme un des esprits les plus polis, les plus séduisants du XVIIIe siècle. Il n'a qu'un défaut : la prolixité. Il est vrai qu'il a tant de choses à dire! Il a beaucoup voyagé; il a parcouru toute l'Europe comme capitaine, comme diplomate. De la cour gracieuse de Marie-Antoinette il passe à celle de Catherine II, puis va guerroyer contre les Tartares, contre les Turcs. Ses lettres sont donc pleines de faits. Ce voyageur est aussi un poète; il traduit avec émotion les impressions qu'il éprouve au milieu de l'Orient mystérieux ou des contrées étranges de la Crimée. Le *comte de Stedingk*, Poméranien et Français, qui combattit dans nos rangs, est des nôtres par ses lettres où rien ne sent l'étranger, où tout est naturel et élégant.

Conclusion générale. — Notre conclusion sera très simple. Rappelons ce que nous disions en tête du chapitre. Il serait injuste, affirmions-nous, de prétendre que tous les genres littéraires ont été en décadence au XVIIIe siècle : la poésie est méconnue, la tragédie sans valeur, la comédie de caractères très faible, l'oraison funèbre à peu près nulle. Gardons nous pour cela de conclure que d'autres genres n'ont pas brillé du plus vif éclat. Ce siècle a créé le drame, et bien des genres, à peu près inconnus jusque-là, ont pris alors un développement merveilleux : la littérature politique,

scientifique, historique est représentée par Montesquieu, Buffon, Voltaire : c'est bien quelque chose assurément. D'autres se sont renouvelés, et ont été illustrés par des œuvres d'une valeur au moins égale à celles du siècle précédent : on nous permettra de dire que nous avons démontré que la Lettre est de ceux-là.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Recueils classiques de *Lettres du XVIIIe siècle :* Lauson (Hachette), Roques (Garnier), Labbé (Belin), Cahen (A. Colin).

Sur Madame du Deffand : *Correspondance générale*, publiée par de Lescure (très vaste introduction).— Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. I, 412. — Jacquinet : *les Femmes de France.*

Sur Madame Roland : *Mémoires de Mme Roland*, édition Feugère. — Ch. Dauban : *Étude sur Mme Roland et son temps*, suivie des *Lettres de Mme Roland à Buzot.* — Sainte-Beuve : *Portraits de femmes* et *Nouveaux Lundis*, t. VIII.

Sur Voltaire : Bengesco : *Bibliographie des œuvres de Voltaire.* — Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. II et XIII. — C. Desnoireterres : *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle.* — Condorcet : *Vie de Voltaire.* — Ch. Nisard : *Les ennemis de Voltaire.* — Villemain : *Tableau de la littérature française au XVIIIe siècle*, etc.

Sur Frédéric II : D. Preuss : *Œuvres de Frédéric II.* — Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. III, VII, XII. — Lavisse : *la Jeunesse de Frédéric II.*

Sur Galiani : Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t II. — Percy et Maugras : *Étude sur la vie et les œuvres de Galiani*, en tête de l'édition de sa *Correspondance.* — Brunetière : *L'abbé Galiani* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1881).

CHAPITRE V

LA LETTRE AU XIXe SIÈCLE

Étude générale. — Le XIXe siècle vient à peine de se fermer; le moment n'est pas venu d'écrire le chapitre sur l'histoire de la Lettre dans cette période. Il faut laisser le temps faire son œuvre. Quelle a été au juste la valeur de la littérature épistolaire, dans ce siècle où tant de genres ont si magnifiquement évolué? Nous pourrons le dire exactement le jour où nous connaîtrons les trésors des lettres intimes, dont la publication est différée pour des raisons faciles à comprendre. Toutefois, ne pouvons-nous pas dès aujourd'hui nous rendre compte de l'évolution de la Lettre depuis le XVIIIe siècle? Ne nous est-il pas permis, grâce aux correspondances que le public a pu lire jusqu'à ce jour, de prévoir quel sera le sentiment définitif de la postérité, quand elle aura lu toutes celles qui demeurent encore cachées à nos yeux? A entendre certains critiques, il n'y aurait plus rien à attendre de ce côté pour notre gloire littéraire. La Lettre, en décadence au commencement du siècle, serait à la veille de disparaître pour jamais. La Lettre se meurt au XIXe siècle, elle est

morte au XXe. Voyons d'abord sur quoi est fondé ce fâcheux pronostic.

La Lettre et les moyens de communication; les voyages, la presse. — 1° Il faut d'abord considérer, nous dit-on, que les conditions matérielles, c'est-à-dire les voies et moyens de communication, sont telles que la Lettre ne saurait plus offrir d'intérêt. Une statistique, dressée en 1891, indiquait en France près de 8000 bureaux de postes, près de 63 000 boîtes à lettres. Le nombre des boîtes et des bureaux augmente chaque année. Nos voies ferrées sont sillonnées de trains, toujours plus nombreux; ils emportent avec une vitesse toujours plus vertigineuse nos petites feuilles d'une dizaine de grammes, qui ont remplacé les lourds « paquets » d'autrefois, que le courrier empilait dans son sac de peau. Nous l'avons dit : n'étant plus obligé d'avoir fini une lettre à date fixe, on écrit moins régulièrement, à force de remettre au lendemain la besogne d'aujourd'hui. Or, tout le monde sait combien on a peu de chose à se dire quand il y a trop longtemps qu'on ne s'est rien dit. Puis, on attend la dernière minute, on est pressé, on « bâcle » sa correspondance : c'en est fait de la longue lettre de jadis, préparée dans l'intervalle entre deux courriers, avec tant de patience et tant de soins. Ce n'est pas tout : le télégraphe est là qui favorise notre nonchalance. Le progrès a marché : les réseaux téléphoniques couvrent notre pays; la conversation par téléphone (et quelle conversation !) remplace la lettre. Nous nous américanisons à ce

point de vue : causer par téléphone, écrire par télégramme, nous fait gagner du temps, au grand préjudice de la littérature épistolaire frappée à mort.

2° C'était déjà trop des chemins de fer! Les voyages deviennent tous les jours plus faciles, plus rapides et plus fréquents. Que ferait aujourd'hui Madame de Sévigné, après le départ de sa fille adorée? Elle prendrait le rapide quand elle voudrait la voir, et ne gaspillerait pas sa vie à écrire des centaines et des centaines de lettres. L'accord durerait peu, il est vrai; elle rentrerait à Paris, reviendrait ensuite à Grignan, en moins de temps qu'il ne lui en fallait pour préparer telle ou telle lettre, longue et particulièrement soignée. On visite plus souvent ses amis, on ne les quitte jamais pour bien longtemps : en tout cas il dépend de nous de les revoir quand nous le désirons. Deux ou trois jours de causerie nous permettent d'en dire plus long qu'une correspondance qui remplirait plusieurs volumes. On se voit donc plus fréquemment, on voit aussi beaucoup plus de monde. Les relations sont devenues plus nombreuses, et partant plus banales. Ce qui nous empêche de faire notre courrier régulièrement, c'est la multitude des lettres insignifiantes que nous avons à écrire; on est vraiment débordé ; on regarde d'un œil résigné monter, monter le flot des lettres restées sans réponse : une fois submergé, c'est fini : on n'écrit même plus à ses amis les plus chers.

3° De quoi d'ailleurs causerait-on avec eux? Les gens du XVIIe siècle étaient réduits à recevoir

quelques nouvelles, déjà bien défraîchies, par la *Gazette* ou le *Mercure*. C'était fort insuffisant. A proprement parler, la presse n'existait pas, car elle n'existe pas sans le reportage et surtout sans la liberté. Par suite, on causait dans les correspondances de tout ce que l'on pouvait avoir appris, de tout ce qu'il aurait été dangereux de dire tout haut sur la politique, les choses de la guerre, la diplomatie, les affaires intérieures et extérieures. A notre époque, le reportage a fait des progrès déconcertants : des milliers de journaux nous annoncent les faits au fur et à mesure qu'ils se passent, parfois même un peu avant qu'ils se soient passés. Quant à la liberté de la presse, elle est telle désormais que, ne pouvant plus la supprimer, on songe dans certains milieux à la réduire. Nous avons tous les moyens de savoir la vérité, toute la vérité, plus que la vérité; nous avons toutes les facilités pour la dire à propos des grands événements qui se passent sur le théâtre du monde et jusque dans les coins les plus reculés des coulisses. Le reporter tourne toutes les consignes, et se sert de son imagination non seulement pour enjoliver ses articles, mais encore pour pénétrer derrière la scène. Madame de Sévigné n'aurait plus à écrire un article sur le passage du Rhin ou sur la mort de Louvois. Les dépêches qui relateraient les moindres incidents de cette trop fameuse opération militaire, ou celles qui reproduiraient les bulletins signés par les médecins officiels du ministre seraient affichées à toute heure, même à la porte des maisons de banque. Les journaux du matin ou du soir feraient

des éditions spéciales, vendues cinq centimes, et la marquise ne pourrait à ce sujet apprendre rien de nouveau à ses correspondants habituels!

La Lettre doit-elle disparaître? — J'avoue qu'il y a dans ce qui précède une part de vérité. Cependant faut-il nous résoudre à accepter cette idée que la Lettre va disparaître complètement, et n'y a-t-il rien à objecter aux raisons qu'on nous donne?

1° Il me paraît d'abord impossible que, dans un pays comme le nôtre, les correspondances finissent un jour par ne plus offrir d'intérêt. Le génie français a par excellence les dispositions les plus heureuses pour écrire des lettres vives, spirituelles, légères, aimables, de jolies lettres qui captivent celui à qui elles sont adressées et qui séduisent ceux-là même auxquels elles ne sont pas destinées. Notre littérature est foncièrement « sociale » parce que nos qualités sont éminemment « sociables » : la Lettre est le genre « social » entre tous; on cessera en France d'écrire des lettres agréables, quand on cessera d'y causer avec esprit. Nos défauts mêmes nous donnent ici des avantages sur les autres nations. « Il faut que l'abeille fasse de la cire, comme disait Voltaire, que le ver à soie file »; il faut que le Français cause et écrive des lettres. C'est sa vocation : elle est trop bien décidée pour qu'il y résiste, pour qu'il y manque jamais. Cela n'est pas un argument, va-t-on objecter! soit, c'est une présomption; passons aux arguments proprement dits.

2° On écrira de moins en moins sur la politique,

la guerre, la diplomatie. Cela est vrai ; or qu'est-ce que cela prouve? Que le fond de la correspondance a changé, c'est fort juste ; mais non pas que les correspondances offriront moins d'intérêt. Les journaux auraient beau devenir plus nombreux encore, cela n'empêche pas que les mille circonstances de la vie séparent des gens qui s'aiment d'une affection profonde, que l'éloignement n'affaiblit pas la vivacité de leur tendresse, qu'ils éprouvent le besoin de causer avec confiance, avec abandon, d'épancher leurs sentiments et de dépenser leur esprit dans ces charmantes conversations prolongées. Le reportage peut faire des progrès nouveaux : deux natures d'élite, qu'unit une amitié sincère, n'en continueront pas moins à distance d'entretenir le commerce délicieux où l'une et l'autre trouvent leur intime satisfaction.

3° Mais il y aura désormais plus de verbiage, plus de cailletage dans les lettres ; on bavardera plutôt qu'on ne causera dans ces lettres dont le fond sera insignifiant. Reconnaissons-le : le XIXe siècle ne transmettra pas uniquement aux siècles futurs des lettres capables de satisfaire les esprits à la fois sérieux et amoureux du bien-dire. Mais le XVIIe et le XVIIIe siècles ont-ils donc eu le privilège de ne nous léguer que des correspondances dignes d'intérêt ? Répétons-le : il ne faut pas juger notre littérature épistolaire par nos recueils classiques seulement. Il y a eu des bavards depuis que le monde existe, des gens insupportables par la façon dont ils parlent d'eux-mêmes, des hommes et des femmes médiocres d'esprit et ennuyeux écrivains. La postérité fait le départ

entre ce qu'il faut abandonner et conserver. Elle saura le faire aussi pour les épistoliers du XIXe siècle.

4° Est-il vrai d'ailleurs, en y réfléchissant bien, que la lettre qui traite des grands événements, ait été supprimée par le développement de la presse ? Nous avons, dans nos énumérations antérieures, groupé ensemble les « hommes d'action ». Il y en a eu, il y en aura toujours, cela est évident, et leurs correspondances attireront au même titre l'attention de l'avenir. Le reporter, bien qu'il soit comme Ulysse fertile en ruses, doit se résoudre à ignorer pas mal de choses: toutes celles qu'il est obligé d'inventer, si l'on veut. Or, les acteurs du drame, les témoins les mieux placés pour tout voir et pour tout entendre, offriront dans leurs lettres des mines inépuisables de renseignements précieux. Songeons à ce que doit contenir de documents de la plus haute valeur la correspondance officielle et intime des hommes politiques qui ont tenu dans leurs mains les destinées de notre pays. Attendons que la publication en soit possible, ou plutôt, pourquoi attendre jusque-là ? Nous avons dit de quel prix étaient les lettres de Richelieu et de Louis XIV : en quoi doivent-elles être placées à plus haut prix que celles de Talleyrand et de Napoléon Ier ?

5° On peut même se demander si la facilité des communications n'a pas eu, dans une certaine mesure, d'heureux résultats pour la Lettre. Le télégraphe et le téléphone nous rendent le signalé service de nous débarrasser très rapidement des correspondances banales ; on griffonne

à la hâte les dix mots d'une dépêche, on entre pour cinq minutes dans la cabine téléphonique; c'est fait, les corvées sont accomplies. Nous écrirons quand nous aurons à dire quelque chose d'une plus grande importance et d'un plus grand intérêt. On voyage beaucoup plus? Cela signifie on voit plus de pays et plus de gens, on enregistre plus de souvenirs, on éprouve plus de sensations, on emporte chez soi des impressions plus variées; par là, on se prépare à écrire des lettres plus riches, plus vivantes, plus personnelles. Nous avons trop de correspondants? Il est à croire que nous n'en aurons jamais autant que Voltaire : il est à souhaiter que quelques-uns de nos contemporains séduisent leurs correspondants comme Voltaire a séduit les siens.

Caractères de la Lettre au XIXe siècle. — Il reste vrai toutefois que la Lettre est devenue de plus en plus « intime »; elle a pris tous les jours davantage l'allure et le ton d'une confidence. Depuis Balzac et Voiture, c'est la grande évolution qui s'est accomplie. La Lettre est devenue de moins en moins un genre, elle a fini, sauf pour quelques épistoliers de profession (1), par ne plus être un genre du tout. On n'écrit plus, à présent, des lettres comme celle des épithètes ou celle des foins, qui charmaient le public de Madame de Sévigné. On a même cessé de les admirer désormais. Le goût s'est transformé complètement. Il

(1) Nous pensons à Paul-Louis Courier, par exemple, dont les lettres attiques et d'un goût parfait ont été composées par lui, retouchées, classées, en vue d'une publication ultérieure.

y a une chose qu'on met au-dessus de la virtuosité en pareille matière, c'est la sincérité. Il n'y a plus de genre épistolaire, plus d'art épistolaire au sens exact du mot. Dans le drame, la poésie, le roman, notre époque méprise tous les jours davantage les procédés et les ficelles. Il nous faut de la vérité vraie, c'est-à-dire vécue; nous trouverions étrange qu'on composât une lettre comme une œuvre d'art : nous ne goûtons plus, nous n'écrivons plus que des lettres intimes.

Voilà pourquoi ces lettres ne pourront être communiquées au public qu'après un certain nombre d'années. Mais quand le moment sera venu de composer un recueil de *Lettres du XIX° siècle*, quelle variété et quelle richesse ne présentera-t-il pas (1)! On pourra poser, à la fin de la préface du recueil futur, la question qui termine le précédent chapitre, et se demander si ce « choix » le cède à ceux des siècles antérieurs. A notre avis, la réponse sera négative, nous en avons donné les raisons.

(1) La table alphabétique contiendra entre autres noms (et pour nous en tenir aux écrivains) ceux d'A.-M. Ampère et J.-J. Ampère, Balzac, Baudelaire, Béranger, Chateaubriand, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Madame Desbordes-Valmore, Doudan, Flaubert, les Goncourt, Eugénie et Maurice de Guérin, Guizot, Victor Hugo, Lacordaire, Lamartine, Lamennais, Joseph de Maistre, Mérimée, Nodier, Ozanam, Ponsard, Quinet, Renan, Sainte-Beuve, George Sand, Madame Schwetchine, de Sismondi, Madame de Staël, Stendhal, H. Taine, de Tocqueville, Veuillot, Vigny, etc., etc.

FIN

2245-07.- CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉDOUARD CRÉTÉ.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

La littérature française au XIXe siècle, par F. STROWSKI, chargé de Cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-12, broché. 3 50. — Relié toile..... 4 »

Histoire de la littérature française, par RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 1 vol. in-12, br. 3 50. — Relié toile..... 4 »

Histoire de la littérature latine, par MM. ALF. JEANROY et A. PUECH, professeurs à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-12, br. 3 ». — Relié toile..... 3 50

Histoire de la littérature grecque, par MAX EGGER, agrégé des lettres et de grammaire, professeur au lycée Henri IV, docteur de l'Université de Paris. 1 vol. in-12, br. 3 50. — Relié toile..... 4 »

La Littérature française par les textes, par RENÉ CANAT, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée de Bordeaux, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. 1 vol. in-12, br. 3 50. — Relié toile..... 4 »

La Littérature française par la dissertation (sujets proposés, accompagnés de *plans de développements*, de *conseils* et d'*indications de lectures recommandées*), par M. ROUSTAN, professeur agrégé des lettres au lycée de Lyon, docteur ès lettres.

TOME I. — *Le Dix-septième siècle*. 1 vol. in-12, broché..... 4 »
TOME II. — *Le Dix-huitième siècle*. 1 vol. in-12, broché..... 3 »
TOME III. — *Le Dix-neuvième siècle*. 1 vol. in-12, broché..... 5 »
TOME IV. — *Le Moyen âge et le Seizième siècle. Sujets généraux*. 1 vol. in-12, broché..... (*En préparation*.)

Les Écrivains français jugés par leurs contemporains, par M. HERVIER, professeur agrégé des lettres au lycée de Nîmes.

TOME I. — *Le Seizième et le Dix septième siècle*. 1 vol. relié..... 4 50
TOME II. — *Le Dix-huitième et le Dix-neuvième siècle*. 1 v. rel. (*En prépar.*)

Auteurs français (études critiques et analyses), par LÉON LEVRAULT, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres, professeur au lycée Condorcet. 1 vol. in-12, br. 3 50. — Relié. 4 »

Auteurs latins (études critiques et analyses), par LE MÊME. 1 vol. in-12, br. 2 50. — Relié toile..... 3 »

Auteurs grecs (études critiques et analyses), par LE MÊME. 1 vol. in-12, br 2 50. — Relié toile..... 3 »

Études littéraires sur les auteurs français prescrits pour l'examen du *brevet supérieur* (1910-1912), par MM. RENÉ DOUMIC et LÉON LEVRAULT. 1 vol. in-12, broché..... 3 50

Collection "**Les Genres littéraires**", par LÉON LEVRAULT. 12 volumes. Chaque volume in-18, broché..... » 75

Collection "**La Composition française**", par M. ROUSTAN. 6 volumes. Chaque volume in-18, broché..... » 90

Conseils généraux (préparation à l'art d'écrire), par M. ROUSTAN. 1 vol. in-18, broché..... 1 60

La Composition littéraire, psychologique, pédagogique et morale. 288 sujets proposés, accompagnés de plans, de conseils, de lectures recommandées, à l'usage de l'*enseignement secondaire des jeunes filles, des écoles normales primaires*, et *des aspirants et aspirantes au brevet supérieur*, par M. ROUSTAN, professeur agrégé des lettres au lycée de Lyon, docteur ès lettres, et E. RAYOT, agrégé de philosophie, inspecteur d'Académie. 1 fort vol. in-12, broché..... 4 »

Histoire de la Musique, par PAUL LANDORMY, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur de l'Université. 1 vol. in-16, relié toile souple..... 4 »

12422-10. — Corbeil. Imprimerie CRÉTÉ.

PQ
711
R6

Roustan, Marius
La lettre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY